

Echos

de la Compagnie



VIE SPIRITUELLE, DÉFIS, ACTUALITÉ, HISTOIRE

**BULLETIN BIMESTRIEL DES FILLES DE LA CHARITÉ
DE SAINT VINCENT DE PAUL**

Abonnement : 45 € par an

140, rue du Bac - 75007 Paris

ISSN : 0397-000
Directeur : Sœur Prévost

Imp. Chauveau - Indica
2, rue du 19 Mars 1962 - 28630 Le Coudray
Dépôt légal : novembre 2018

SEPTEMBRE

OCTOBRE

2018

N°5



50^e anniversaire de la mort
de Mère Guillemain



Sommaire

Vie spirituelle

- 274 Lettre du 3 septembre 2018 pour la fête de saint Vincent de Paul
Père Tomaz Mavric, Supérieur générale
- 277 « *Marchons sous la conduite de l'Esprit Saint* » (Ga 5, 16)
Voici le fruit de l'Esprit : la bienveillance
Père Bernard Schoepfer, Directeur général
- 287 « *Tous, d'un même coeur, étaient assidus à la prière* » (Ac 1, 14)
Père Bernard Schoepfer, Directeur général

« Lorsque nous nous sommes données à Dieu
après une plus ou moins longue résistance,
nous avons compris au moins confusément
que la démarche, l'engagement
que nous prenions vis-à-vis de Dieu
n'était autre chose
qu'un engagement à poursuivre la sainteté...
Marie est le plus pur, le plus simple,
le plus beau modèle de toute vie
de Fille de la Charité.
Il suffit de la regarder pour trouver la
lumière, mais il faut la regarder ».

Mère Suzanne Guillemain (1967)
Cf. *Répétitions d'oraison, Tome II, p. 61*

Actualités des Provinces

Témoignage des Sœurs

- 296 Province du Vietnam
La mission auprès des malades du sida
Sœur Thiên An Nguyen Thi Kim Chau, Fille de la Charité
- 298 Province St. Louise de Marillac-Asia
Servir dans une Université publique à Manille
Sœur Adelia Acuna Bautista, Fille de la Charité
- 300 Province Sainte Louise-USA
Au service des femmes âgées sans-abris
Sœur Migdalia Flores, Fille de la Charité

Histoire de la Compagnie

- 304 A l'écoute de Mère Guillemin
Rechercher l'essentiel
Sœur Rosa Maria Miró, Fille de la Charité
- 324 Michel Antoine Le Gras
Les hauts et les bas d'un fils unique
Père Robert Maloney, cm

PÈRE T. MAVRIC, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL



Lettre du 3 septembre 2018 pour la fête de saint Vincent de Paul

Vie
Spirituelle

A tous les membres de la Famille vincentienne

Mes chers frères et sœurs en saint Vincent,

La grâce et la paix de Jésus soient toujours avec nous !

En cette année 2018, nous célébrons la fête de saint Vincent pour la première fois au début du cinquième siècle du charisme vincentien. Une fois encore, je voudrais proposer comme premiers pas sur ce chemin les deux initiatives suivantes :

a) Renouveler et approfondir notre relation avec les Saints, les Bienheureux et les Serviteurs de Dieu de la Famille vincentienne du monde entier, en tant que modèles du vécu du charisme vincentien.

b) Renouveler et approfondir la « culture des vocations ».

La Famille vincentienne est actuellement présente dans 156 pays à travers le monde. Pour commémorer la fête de saint Vincent de Paul dans les communautés, paroisses, écoles, universités et autres services et projets dans lesquels les différentes branches de la Famille vincentienne sont engagées, au début du cinquième siècle du charisme vincentien, je vous encourage à vous concentrer cette année sur le premier point :

Approfondir notre relation avec les Saints, les Bienheureux et les Serviteurs de Dieu de la Famille vincentienne.

Pour ce faire, j'invite chaque œuvre mentionnée ci-dessus des différentes branches à choisir un Saint, Bienheureux ou Serviteur de Dieu de la Famille vincentienne et à faire une présentation sur lui au sein du groupe donné. Ensuite, développez un plan concret pour présenter le Saint, Bienheureux ou Serviteur de Dieu que vous avez retenu à votre voisinage, village, quartier ou tout autre lieu que vous aurez choisi en dehors de votre communauté ou groupe. Présenter un membre de la Famille vincentienne, dont la vie est un modèle de l'incarnation du charisme dans le lieu et le moment de l'histoire que Dieu lui a donné de vivre pour poursuivre la mission, sera un moyen merveilleux de partager l'héritage, la spiritualité et le charisme de saint Vincent de Paul.

VOICI QUELQUES RECOMMANDATIONS COMPLÉMENTAIRES POUR DÉVELOPPER CE PROJET :

1) Réfléchissez sur la liste de tous les Saints, Bienheureux et Serviteurs de Dieu de la Famille vincentienne.

2) Choisissez, selon votre bon jugement, celui qui, dans votre environnement ou lieu de service, parle le mieux aux personnes à qui vous le présenterez.

3) Formez une petite équipe chargée de préparer le projet qui :

a) étudiera le meilleur moyen de communiquer la vie, la spiritualité et le charisme de celui qui aura été choisi,

b) développera des outils pour présenter l'information au moyen de PowerPoint, feuillets, Internet, médias sociaux, YouTube, Instagram, etc.

4) Encouragez d'une manière particulière les jeunes à marcher sur ses pas, par exemple en considérant une vocation à la vie consacrée en tant que Sœur, Frère ou Père (approfondissant ainsi la culture des vocations).

5) Si vous ne parvenez pas à préparer ou à lancer l'initiative à l'occasion de la fête de saint Vincent de Paul, mettez en place une équipe chargée de la coordonner et annoncez-la le jour de sa fête en précisant comment, où et quand vous allez développer le projet et faire les différentes présentations.

Lettre du 3 septembre 2018

6) Encouragez les autres à prier par l'intercession de ce Saint, Bienheureux ou Serviteur de Dieu pour divers besoins et à avoir confiance en son intervention auprès de Dieu, soyez ouverts aux grâces, aux miracles, à la guérison de l'âme et du corps et aux conversions. A cette fin, composez une prière par l'intercession du Saint, du Bienheureux ou du Serviteur de Dieu choisi et indiquez une adresse postale ou mail où les personnes peuvent communiquer les grâces reçues. Cela aidera également à mener à bien les procès de canonisation ou béatification de nos Bienheureux et Serviteurs de Dieu. Beaucoup parmi eux ont encore besoin qu'un miracle soit présenté à la Congrégation pour la Cause des Saints afin que leur sainteté soit reconnue officiellement par l'Église.

7) Envoyez-nous des informations, de courts articles avec des images, sur famvin.org ou cmglobal.org afin de partager votre initiative avec toute la Famille vincentienne. Saint Vincent lui-même a exprimé aux confrères ses pensées sur l'intercession des saints : *... il dit à la Compagnie qu'elle devait s'élever à Dieu en ce saint jour de tous les saints et lui demander ses grâces et les besoins d'un chacun en particulier et pour la Compagnie en général. « Voyez-vous, dit-il, Notre-Seigneur a coutume de verser ses grâces en plus grande abondance en ce jour sur les fidèles qui les lui demandent comme il faut, et cela par l'entremise de tous les saints ; car, comme il y a plus d'intercesseurs pour nous auprès de Dieu, aussi ne devons-nous pas douter que les grâces qu'il verse sur les fidèles en ce jour, ne soient bien plus abondantes qu'aux autres fêtes particulières des saints. Ce que nous devons donc faire, Messieurs et mes frères, c'est de remercier sa divine Majesté de tous les dons et grâces qu'elle a eu agréable de faire à tous les saints en général qui sont là-haut au ciel, et à chacun d'eux en particulier, du bon usage qu'ils ont fait de ces mêmes grâces, de la persévérance qu'ils ont eue à la pratique des bonnes œuvres jusqu'à la fin ; remercier Dieu de tout cela et de ce qu'ils ont si bien pratiqué cette première leçon que Notre-Seigneur a enseignée à eux et à nous : bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient (Mt 5, 3) »¹.*

Votre frère en saint Vincent,

Père Tomaž MAVRIC, CM
Supérieur général

Note

¹ Coste XI, 433, Répétition d'oraison du 1^{er} novembre 1657.

PÈRE B. SCHOEPFER, DIRECTEUR GÉNÉRAL

« *Marchons sous la conduite de l'Esprit Saint !* » (Ga 5, 16)

Voici le fruit de l'Esprit : la bienveillance !

Je lève les yeux vers les montagnes : d'où le secours me viendra-t-il ?

Le secours me viendra du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

Qu'il empêche ton pied de glisser, qu'il ne dorme pas, ton gardien.

Non, il ne dort pas, ne sommeille pas, le gardien d'Israël.

Le Seigneur, ton gardien, le Seigneur, ton ombrage, se tient près de toi.

Le soleil, pendant le jour, ne pourra te frapper, ni la lune, durant la nuit.

Le Seigneur te gardera de tout mal, il gardera ta vie.

Le Seigneur te gardera, au départ et au retour, maintenant, à jamais.

(Psaume 120, 1-8)

Le psaume 120¹ fait partie du recueil des « *Cantiques des montées* », c'est-à-dire du pèlerinage vers la rencontre avec le Seigneur dans le temple de Sion. C'est un psaume de confiance dans lequel résonne à six reprises le verbe hébreu *shamar*, « conserver, protéger ». Dieu, dont le nom est évoqué de façon répétée, apparaît comme le « gardien » toujours en éveil, attentif et plein de sollicitude, la « sentinelle » qui veille sur son peuple pour le protéger de tout risque et danger.

La bienveillance, fruit de l'Esprit

Le chant s'ouvre par un regard de l'orant tourné vers le haut, vers « les monts », c'est-à-dire les collines sur lesquelles s'élève Jérusalem : c'est de là-haut que vient l'aide car, là-haut, habite le Seigneur dans son temple (cf. vv. 1-2). Mais les « monts » peuvent aussi évoquer les lieux où s'élèvent des sanctuaires idolâtres qu'on appelle les « hauteurs » et qui sont souvent condamnées dans l'Ancien Testament (cf. 1 R 3, 2 ; 2 R 18, 4).

Dans ce cas, il y aurait une opposition : alors que le pèlerin avance vers Sion, ses yeux se posent sur les temples païens, ce qui constitue une grande tentation pour lui. Mais sa foi est inébranlable et il n'a qu'une certitude, c'est : « *Le secours me vient de Yahvé qui a fait le ciel et la terre* » (Ps 120, 2).

Dans le pèlerinage de notre vie, il y a des choses semblables. Nous voyons des hauteurs qui s'ouvrent devant nous et se présentent comme une promesse de vie : la richesse, le pouvoir, le prestige, la vie confortable. Et ces hauteurs sont des tentations parce qu'elles apparaissent réellement comme la promesse de la vie. Mais, par notre foi, nous voyons que ces hauteurs ne sont pas la vraie vie. L'aide véritable vient du Seigneur. Et notre regard se tourne vers la hauteur véritable, vers le mont véritable : « le Christ ».

Dans le psaume, cette confiance est illustrée par l'image du gardien, de la sentinelle qui veille et protège. On fait également allusion au pied qui ne vacille pas (cf. v. 3) sur le chemin de la vie et, peut-être, au pasteur qui, lors de sa halte dans la nuit, veille sur son troupeau sans s'endormir ni céder au sommeil (cf. v. 4). Le pasteur divin ne connaît pas de repos dans l'œuvre de protection de son peuple, de nous tous.

Dieu est bienveillant envers nous. En reprenant divers éléments de lecture, et particulièrement le livre de Lytta Basset : « Oser la bienveillance »², approfondissons ce mystère.

I. MÉDITATION SUR LA BIENVEILLANCE

1. Quand Jean-Paul Sartre dit : « l'enfer, c'est les autres », il veut dire que tout se gâte quand ma propre conscience rencontre celle des autres. Quand je passe de « moi » à « l'autre », je passe de mes rêves, de mes projets à d'autres individus qui ont d'autres désirs que les miens. La

non-correspondance et le risque du désaccord fondent ma relation aux autres. Ma vie se trouve en quelque sorte limitée par autrui.

2. Nous avons dans notre mémoire ou dans notre vécu immédiat, la présence d'une personne bienveillante. Et quand nous y pensons, nous ressentons paix et joie. Cette présence transforme notre perception des situations. Nous avons tant reçu de la bienveillance d'êtres chers qui nous ont permis de vivre et de nous transformer. La bienveillance peut également se manifester dans des figures publiques et elle entraîne alors une ouverture des cœurs au-delà des barrières sociales et religieuses. La bienveillance est communicative, elle se répand. Contrairement à ce que peuvent penser ceux qui, pour des raisons religieuses ou philosophiques, ont une vision très sombre de la nature humaine, elle est reconnue par un grand nombre de gens car elle correspond à une attente de leur cœur. Dans l'Évangile, Jésus ne dit-il pas ? : « *Que votre lumière luise devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux* » (Mt 5, 16).

3. Dans le mot « bienveillance », il y a l'idée de « veiller au bien ». Ce qui signifie que je me place en position non de surveillant mais de veilleur. Il s'agit d'instituer un certain rapport au monde et aux autres. Tout se passe comme si le bien ne pouvait exister par sa seule lumière ; il faut le polir pour le magnifier. En ce sens, être bienveillant, c'est à la fois décider que l'autre est susceptible de grandeur, de belles actions, et, en même temps de prendre soin de lui. La bienveillance est tout le contraire d'une adhésion spontanée et inconditionnée au bien. Elle naît d'une inquiétude que le monde ne soit pas comme il devrait être. Reconnaître la valeur de la bienveillance, c'est accepter le fait de la malveillance. Il y a de la malveillance, c'est pour cette raison qu'il y a une volonté de réparer le monde. La bienveillance établit l'hospitalité plutôt que la peur, l'ouverture plutôt que la fermeture.

4. Une volonté qui, d'un point de vue théologique, repose sur deux fondements : la croyance en une humanité commune et la foi en une origine commune en Dieu, ces deux points étant indépendants de l'action des personnes. Mais, paradoxalement, cette disposition, qui consiste à veiller sur quelqu'un dans une bonne intention, sans lui imposer quoi que ce soit, de façon désintéressée, est aussi le fruit d'une grâce de Dieu. En portant un

La bienveillance, fruit de l'Esprit

tel regard, on est d'ailleurs à son image, lui dont le « dessein bienveillant » a été disposé pour chaque homme (Eph 1, 9). On est ici à l'opposé de l'éros qui voit l'autre comme un objet capable d'apporter une satisfaction personnelle.

5. Toutefois, la bienveillance n'est pas la naïveté. L'ennemi, c'est quand même très concret. On reste lucide mais le réalisme chrétien se situe dans le souci du bien de l'autre. Considérer une personne avec bonté tout en étant à même d'estimer moralement ses actes, tel est donc l'enjeu de la bienveillance chrétienne. En étant bienveillant, on reconnaît en quelque sorte que l'on n'a pas accès au mystère de l'autre, à ce qui le pousse à agir de telle ou telle façon. La bienveillance est « *un regard sur autrui nourri d'une grande compréhension de l'humain en soi. C'est un mouvement d'expansion, de réconciliation* ».

6. Dans « Oser la bienveillance », la philosophe et théologienne, protestante suisse, Lytta Basset, décrit une disposition d'âme qui devrait également s'appliquer à soi. Ainsi, selon elle, les paroles et gestes de Jésus invitent à considérer son propre péché avec un regard fondé sur la certitude d'une bénédiction inconditionnelle afin de sortir d'une culpabilité enfermante.

7. Être bienveillant, c'est veiller sur quelqu'un dans une bonne intention, lui vouloir du bien sans lui imposer quoi que ce soit. La bienveillance n'est jamais une abstraction, elle s'expérimente entre nous bien avant que nous en ayons conscience ; et sans avoir besoin que nous nous déclarions croyants. Elle se contente de nous pousser chaque jour à être attentifs à cette bienveillance que nous vivons de la part d'autrui et à l'égard d'autrui.

8. La bienveillance est une manifestation de Dieu quand je désire me laisser habiter et traverser par le regard du Tout-Autre. Sans m'imaginer que j'en suis l'origine, il me saute aux yeux qu'elle vient d'ailleurs en ces occasions où je ne l'attendais pas, par exemple lorsque je me perçois bienveillant à l'égard d'une personne qui m'avait contrarié, mis hors de moi et, même, traité en ennemi.

9. Dans les moments difficiles, un bon entraînement est à notre portée : être attentif à la bienveillance qui circule entre les personnes, y compris les inconnus et dont nous sommes témoins tous les jours, dans la rue, le train ; se réjouir de cette bienveillance qui s'immisce dans nos relations incognito, suppléant inlassablement à nos carences individuelles.

10. La bienveillance renouvelle notre lecture de l'Évangile, par exemple la rencontre « fortuite » de Jésus avec Zachée. La bienveillance dont Jésus est porteur va inciter son vis-à-vis à reprendre le chemin de la relation et devenir responsable de ses actes ! Le récit fait partie d'une section qu'on a appelé « l'Évangile des exclus », de toutes ces personnes considérées comme peu fréquentables. Cela se passe à Jéricho. Jésus vient de guérir un aveugle qui l'a appelé au secours. Juste après, voilà qu'un autre homme, Zachée, cherche aussi à voir Jésus. La similitude nous frappe : tous les deux sont des exclus, parce que « pécheurs » et tous les deux sont en demande, plus ou moins consciente, plus ou moins explicite, de relation. La bienveillance traverse la ville de Jéricho.

11. Retenons différents aspects de la bienveillance :

- Une bienveillance à l'affût du désir d'autrui.
- Une bienveillance qui traite d'égal à égal.
- Une bienveillance désireuse de relations qui durent.
- Une bienveillance qui pousse à des actes responsables.
- Une bienveillance qui accueille autrui dans les limites du moment.
- Une bienveillance qui rend clairvoyant.
- Une bienveillance qui réveille en l'humain sa capacité relationnelle.
- Une bienveillance qui fait lâcher culpabilité et perfectionnisme.
- Une bienveillance qui restaure le tissu social.

12. Dans sa rencontre avec Zachée, on voit en Jésus une parfaite humilité. Comme pour mieux nous encourager à nous identifier avec lui, n'importe quel être humain, marqué dans sa plus grande humanité du sceau de la bienveillance, peut offrir à un semblable, aussi emmuré soit-il, son propre désir de lien, peut se mettre à la « recherche » en lui, de « ce qui était perdu » pour la relation, le sauver du repli mortel sur lui-même.

La bienveillance, fruit de l'Esprit

13. Quand nous faisons cela, nous ne faisons que laisser la bienveillance agir à travers nous : plus nous sommes humains et tendons la perche aux autres, plus nous incarnons ce Dieu qui est en démarche constante de relation. La bienveillance est une manière d'être, de sentir et d'agir qui a toujours existé, mais qui, aujourd'hui, répond à une aspiration nouvelle telle qu'on peut l'entendre dans des expressions de convivialité ou des démarches collaboratives.

14. Il y a aussi aujourd'hui une quête spirituelle de plus en plus répandue. La réponse se situe dans une approche relationnelle. Il s'agit d'être en lien avec le Vivant, de l'écouter et de l'entendre pour s'orienter dans la vie. La relation avec Dieu va de pair avec la relation avec les humains. Le mal se trouve là où la relation est en péril ou interrompue, dans des situations d'enfermement, d'errance, d'aveuglement, de maladie, de division, d'exclusion, d'idolâtrie, de dette. L'exigence, c'est de ne pas nous couper les uns des autres.

15. Quand nous interrogeons notre mémoire, il nous vient de multiples échos d'une bienveillance reçue qui a engendré et engendre encore aujourd'hui paix et joie. Au plus profond de nous-même, nous savons en vérité qu'accueillir la bienveillance, la manifester envers ceux qui nous entourent par un regard, un sourire, un geste, c'est nous sentir en harmonie avec Dieu, avec les humains, avec nous-même et percevoir le bonheur d'être qui réside dans cette harmonie.

16. Le Dieu biblique est éternellement en demande de partenariat avec tous, même au cœur de nos ténèbres. Le Christ confirme cette attitude de bienveillance : concernant l'aveugle-né, ce n'est ni lui ni ses parents qui ont péché. Alors refusons d'enfermer l'autre dans une « nature » immuable, laissons-nous prendre aux entrailles par la compassion pour sa vie (comme Jésus envers la Samaritaine). Accueillons ses souffrances ; cessons de nous laisser aller à lui asséner : « Je te connais, ta vraie nature refera surface... » Bien sûr, le péché est présent, c'est le refus de la relation à l'autre et à Dieu ; le Christ nous en sauve en nous guérissant, ce qui nous permet de rétablir les relations. Sachons que le Christ n'a enfermé personne dans son péché, que chacun est capable de Dieu. La bienveillance d'un Autre nous a sauvés.

II. VIVRE DAVANTAGE LA BIENVEILLANCE³

La bienveillance, ce regard aimant porté sur l'autre indépendamment de son attitude, est à la fois une disposition du cœur et une pratique exigeante pour les « disciples missionnaires ». Si elle n'est pas théologique, elle n'en demeure pas moins une vertu et un don de l'Esprit Saint.

Avec saint Vincent et sainte Louise, nous croyons que la bienveillance, c'est mettre en œuvre l'amour de Dieu et du prochain avec une attention particulière aux plus petits.

Dans l'expérience de saint Vincent, la rencontre avec le Christ prend une tournure décisive pour sa vie lorsqu'il se laisse envoyer à la rencontre des pauvres. *« L'Esprit du Seigneur est sur moi... Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres ».*

Dans la logique de son baptême et de son sacerdoce, Vincent se reconnaît comme un disciple de Jésus sur les routes de l'Évangile. Il se sent appelé à être avec lui, à apprendre à le connaître et, en même temps, à participer à sa mission : *«... parmi les disciples le Seigneur en désigna encore soixante-douze, et il les envoya deux par deux, en avant de lui, en toute ville et localité où lui-même allait se rendre »* (Lc 10, 1). Tout au long de l'Évangile, Jésus choisit de s'intéresser d'abord aux pauvres, à ceux qui souffrent dans leur corps et dans leur âme. Vincent de Paul et ses premiers compagnons le comprennent très bien : *« Nous sommes en cette vocation fort conformes à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, ce semble, avait fait son principal, en venant au monde, d'assister les pauvres et d'en prendre le soin... Et si on demande à Notre Seigneur : "Qu'êtes-vous venu faire en terre ?" "Assister les pauvres". "Autre chose ? Assister les pauvres" »* (XI, 108).

A partir de ses expériences fondatrices de 1617, à Gannes-Folleville puis à Châtillon, cette assistance des pauvres a consisté à prendre soin d'eux dans tout leur être. L'année 2017, que nous avons célébrée, représente un tremplin de toute l'action que M. Vincent a développée avec ses collaborateurs et ses héritiers, sur tant de fronts différents : guerre, maladie, faim, ignorance religieuse ou manque de formation.

La bienveillance, fruit de l'Esprit

Engagé sur le chemin du service des blessés de la vie, Vincent de Paul aboutit à une mystique du Christ présent dans le pauvre. C'est vers là que nous tournons notre regard avec lui : «... *servant les pauvres, on sert Jésus-Christ. O mes filles, que cela est vrai ! Vous servez Jésus-Christ en la personne des pauvres. Et cela est aussi vrai que nous sommes ici. Une sœur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera Dieu* ». (IX, 252).

La contemplation de Jésus, Verbe de Dieu incarné, amène à reconnaître sa présence en tout homme, particulièrement en ses frères les pauvres. C'est Jésus lui-même qui a témoigné de sa présence au cœur du monde, auprès de tout homme. Rappelons-nous les paroles de Mt 25 qui inspirent M. Vincent et paraissent dans ses écrits dès le Règlement de Châtillon de décembre 1617.

Avec Vincent de Paul, dans notre vie de service, nous réalisons qu'une identification du Christ au pauvre peut s'opérer et qu'elle entraîne à vivre la Présence réelle de Dieu : « *elle y trouvera Dieu* ».

Vivant cette rencontre du Christ dans le pauvre, Vincent de Paul tire une conséquence spirituelle et existentielle de cette identification : une prompte disponibilité pour le service. Avec Jésus, Fils de Dieu incarné, le divin est dans l'humain.

L'humain mérite donc toute l'attention et tout l'honneur rendu au divin. Le service devient un acte sacré, liturgique, une prière, puisqu'il est un acte d'entrée en contact avec le divin. Répondre à un service du frère revient à répondre à un service de Dieu, il n'y a pas de contradiction possible entre les deux :

« *Mes filles, sachez que, quand vous quitterez l'oraison et la sainte messe pour le service des pauvres, vous n'y perdrez rien, puisque c'est aller à Dieu que servir les pauvres ; et vous devez regarder Dieu en leurs personnes. Soyez donc bien soigneuses de tout ce qui leur est nécessaire* ». (IX, 5-6).

Selon saint Vincent de Paul, nous apprenons à travers le service à contempler le Christ dans le pauvre. « Regarder Dieu en leurs personnes »

est le nouveau pas à franchir pour vivre le service comme une rencontre de Dieu, comme une prière.

« Je ne dois pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit ; d'autant que bien souvent ils n'ont presque pas la figure, ni l'esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres... O Dieu ! Qu'il fait beau voir les pauvres, si nous les considérons en Dieu et dans l'estime que Jésus-Christ en a faite ! Mais, si nous les regardons selon les sentiments de la chair et de l'esprit mondain, ils paraîtront méprisables ». (XI, 32).

Avec saint Vincent de Paul, nous sommes appelés à vivre une conversion du regard et à dépasser les apparences... A nos portes, le Christ est présent dans les pauvres et il attend le culte qui doit lui être rendu, puisqu'il est Dieu. Avec Jésus, Fils de Dieu incarné, ce culte consiste premièrement dans la charité qui se vit réellement dans le service du frère. Saint Vincent de Paul a vécu la croisée des chemins du Christ et du pauvre.

Le Christ et le pauvre s'identifient et appellent au service pour une vraie rencontre. L'un et l'autre deviennent pour nous chemin de vie, de vocation puisqu'ils nous donnent de contempler ce que nous sommes appelés à devenir : enfants de Dieu, frères et sœurs de tout homme dans le Christ. Avec saint Vincent de Paul, nous pouvons découvrir et vivre le service du frère comme une vocation.

La bienveillance, le fait de poser sur l'autre un regard de bonté, capable de se traduire en une action visant le bonheur de l'autre, quel que soit son comportement, n'est-elle pas un principe tout-à-fait chrétien et même de profonde humanité ?

Retenons ce conseil du Pape François dans son exhortation sur la joie et l'allégresse (n° 117) : *« Il n'est pas bon pour nous de regarder de haut, d'adopter la posture de juges impitoyables, d'estimer les autres indignes et de prétendre donner des leçons constamment. C'est là une forme subtile de violence. Saint Jean de la Croix proposait autre chose : "Préfère être enseigné de tout le monde que d'instruire le moindre de*

La bienveillance, fruit de l'Esprit

tous”. Et il ajoutait un conseil pour tenir éloigné le démon : “[...] Te réjouir du bien d'autrui comme du tien propre, [...] désirer que les autres te soient préférés en toutes choses, le désirer, dis-je, très sincèrement. De cette façon, tu surmonteras le mal par le bien, tu repousseras le démon loin de toi, tu auras le cœur dans la joie. Et tout cela, tu chermeras à l'exercer envers les personnes qui te reviendront le moins. Sache que si tu n'en viens là, tu n'arriveras pas à la parfaite charité, et que même tu n'en approcheras point” ».

Pour conclure

Jésus est profondément bienveillant. Il prend soin de nous. Terminons par ce passage de l'Évangile selon saint Marc :

« Des gens présentaient à Jésus des enfants pour qu'il pose la main sur eux ; mais les disciples les écartèrent vivement. Voyant cela, Jésus se fâcha et leur dit : “Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. Amen, je vous le dis : celui qui n'accueille pas le royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas.” Il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains ».
(Mc 10, 13-16).

Père Bernard SCHOEPFER, CM
Directeur général

Notes

¹ Audience générale, Benoît XVI, lecture : Psaume 120, mercredi 4 mai 2005.

² Lytta Basset, Oser la bienveillance, février 2014.

³ Réflexions du Père Jean-Pierre Renouard pour l'année de la célébration des 400 ans du charisme videntien.

PÈRE B. SCHOEPFER, DIRECTEUR GÉNÉRAL

« *Tous, d'un même cœur,
étaient assidus à la prière* »

(Ac 1, 14)

Alors, ils retournèrent à Jérusalem depuis le lieu-dit « mont des Oliviers » qui en est proche, – la distance de marche ne dépasse pas ce qui est permis le jour du sabbat. À leur arrivée, ils montèrent dans la chambre haute où ils se tenaient habituellement ; c'était Pierre, Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques fils d'Alphée, Simon le Zélote, et Jude fils de Jacques. Tous, d'un même cœur, étaient assidus à la prière, avec des femmes, avec Marie la mère de Jésus, et avec ses frères. (Ac 1, 12-14).

I. MÉDITATION¹

1. Jésus vient de quitter ses disciples : la première phrase de ce texte des Actes résume en quelques mots ce qui fut certainement une étape cruciale de la vie des premiers chrétiens. Nous l'appelons l'Ascension et nous en avons fait une fête mais, au départ, n'est-ce pas plutôt un jour de deuil, un jour de grand départ ?

2. Après l'horreur de la Passion et de la mort de Jésus, après l'éblouissement de la Résurrection, les voilà maintenant orphelins, et cela pour toujours. Ainsi, ils deviennent plus proches de nous et leur attitude va pouvoir guider la nôtre. C'est pourquoi nous allons nous intéresser de près à leurs faits et gestes. Jésus leur avait laissé des consignes : ne pas quitter Jérusalem, et attendre là le don de l'Esprit-Saint.

3. Dans les Actes des Apôtres, il est dit qu'après l'Ascension de Jésus, les apôtres, Marie et quelques femmes se rassemblent pour prier.

Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière

Pourquoi ? Parce qu'ils ressentent fortement l'absence de Jésus, ce qui, d'une certaine façon, est normal après avoir passé tant d'années ensemble.

4. Jésus leur a dit « *Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps* ». Sur la croix, il a donné une mère au disciple et un fils à sa mère. On ne peut faire mieux. Il les a donnés comme un époux dit à son épouse ou une mère à son fils : « Je serai toujours avec toi ». Ce sont ces paroles qui ont permis à tant d'hommes et de femmes séparés, soit par la guerre soit par un enlèvement, de tenir bon dans l'épreuve.

5. Les Apôtres ressentent durement l'absence de Jésus et cette absence provoque la prière. Les Actes soulignent que foi et prière se renforcent lorsqu'il y a rassemblement pour prier. Nous savons par expérience que la force de la prière n'est pas la même si nous sommes seuls. Et l'Église, qui naît de ce partage, apporte beaucoup à chacun de nous, la foi se construit par l'atmosphère des églises qui dégagent la présence mystérieuse de Jésus parmi nous. Je suis toujours frappé par tous ces gens qui passent dans la chapelle, ici, au 140 rue du Bac, et qui s'arrêtent, saisis d'une certaine façon par le mystère de la présence de Dieu qui se dégage de ce lieu !

6. Les apôtres et Marie prient. Et Jésus ? « Lui aussi prie » dit saint Jean, Il prie parce qu'il aime son Père. Qu'est-ce que cela signifie ? Aimer, c'est avoir confiance, une confiance totale à l'égard de l'autre. Allez-vous confier quelque chose de personnel ou une démarche très importante à quelqu'un que vous n'aimez pas ou en qui vous n'avez pas confiance ? Non, bien sûr ! Il y a ce lien d'amour indéfectible entre Jésus et son Père grâce à l'Esprit-Saint.

7. Mais Jésus prie aussi parce qu'il aime tous ceux que le Père lui a confiés. Ce qui est extraordinaire dans la prière de Jésus, c'est que Jésus n'y est pas seul, il a gardé des attaches dans le monde qu'il quitte : ses disciples et il les emmène avec lui dans la prière. Jésus prie pour tous ceux qui le cherchent, qui sont disposés à l'écouter. Il demande à son Père de nous sanctifier, de nous faire passer dans le monde de Dieu et de nous arracher à cet isolement qui nous recroqueville sur nous-mêmes et nous maintient loin de Dieu, et donc loin des hommes. Comment peut-on aimer Dieu et le prochain, si nous sommes recroquevillés sur nous-mêmes ?

8. Alors prions, faisons honneur à cet auteur ancien de la *Lettre à Diognète* : « Si noble est le poste que Dieu a assigné aux chrétiens qu'il ne leur est pas possible de le désertier car ils sont l'âme du monde et ils demeurent au cœur du monde ».

Comme les apôtres, nous devons avoir conscience que, sans lui, nous ne pouvons rien faire. Nous ne pouvons aller sur les places pour prêcher sans passer par le Cénacle, sans être d'abord revêtu de la puissance d'En-Haut. L'acteur principal de la naissance et du développement de l'Église, c'est l'Esprit Saint.

9. Marie n'est pas souvent mentionnée explicitement dans l'Écriture. Et pourtant, elle est mentionnée à des moments tout-à-fait déterminants : à la naissance de Jésus, au début de sa vie apostolique à Cana, à la fin de sa vie apostolique lorsqu'il meurt sur la Croix et au Cénacle dans l'attente de l'Esprit Saint.

10. Marie est là, elle n'est plus seule comme lors de la première irruption de l'Esprit à l'Annonciation. Elle est au milieu de ces hommes et de ces femmes qui vacillent entre doute et foi. Et là, elle demeure la femme qui enfante. Il y a encore un corps à mettre au monde par la force de l'Esprit, l'Église. Elle est la femme en état d'enfantement et ce n'est pas par hasard que beaucoup de reproductions du Cénacle représentent Marie « enceinte ». Elle continue de mettre au monde le Corps de son Fils, par la force de l'Esprit, ce Corps qui est l'Église. Marie est là, elle attend son heure, elle attend en espérant. Les femmes savent ce que signifie « attendre » dans la douleur et dans l'espérance.

Posons-nous la question : « Comment puis-je être, personnellement ou communautairement, à l'affût de ce qui est en germe, de ce qui veut naître en moi, dans les autres, dans mon quartier, dans l'Église, dans le monde ? Comment être guetteur de vie, annonceur du jour accoucheur de ce qui voudrait naître ? ».

11. Le Cénacle est ce lieu où Marie apprend à cette communauté, déjà formée et encore à naître, à « s'encourager mutuellement chaque jour ». Marie apprend aux apôtres à « *garder indéfectible la confession de l'espérance car celui qui a promis est fidèle* » selon la lettre aux Hébreux (3, 13 ; 10, 23) car elle ne peut douter de la fidélité de Dieu. Et cette

Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière

traversée de la peur, de la désespérance peut-être, vécue, avec Marie, dans l'attente, la prière, le partage et l'encouragement mutuel à espérer contre toute espérance, arrive à son terme.

13. Au Cénacle, il y a une diversité de personnes : hommes, femmes, apôtres, la Mère de Jésus ainsi que sa parenté. Cette unanimité signifie que tous sont attachés à servir l'œuvre du Christ. Ils ne sont pas centrés sur eux-mêmes mais sur le Christ. Dans ce contexte, les jalousies, les rivalités, les jugements des autres n'ont pas leur place. Périodiquement, l'Église doit retourner au Cénacle et retravailler à cette unité.

14. Si Dieu a voulu réaliser l'incarnation par Marie, il a voulu aussi qu'elle soit présente à la naissance de l'Église. Sa présence au Cénacle n'est pas anecdotique. Marie est là, discrètement, elle n'est pas au centre mais elle attire l'Esprit Saint sur l'Église naissante.

15. La vie de Marie est plutôt cachée après la résurrection du Christ ! Le Nouveau Testament n'en parle qu'une fois (Ac 1, 14). C'est l'apôtre saint Paul qui explique le mieux le secret de cette vie cachée : une vie « en Dieu ». *« Du moment donc que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en haut, non à celles de la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est désormais cachée avec le Christ en Dieu : quand le Christ sera manifesté, lui qui est votre vie, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui pleins de gloire »* (Col 3, 1-4).

16. Jeune, Marie s'est offerte au service du Seigneur, elle reçoit son Fils dans un cœur vierge qui attend tout de Dieu. A l'écoute, elle reçoit la Parole de Dieu comme la manne de chaque jour. Vulnérable, elle donne son amour maternel. Pauvre, elle reçoit la sépulture de son fils. Endeuillée, elle reçoit la joie de la Résurrection. Fidèle, elle reçoit au Cénacle l'Esprit Saint et en témoigne. Tout homme peut, avec Marie, se donner, humblement, et s'ouvrir à la transcendance.

II. RÉFLEXION SUR LA PRIÈRE²

1. La relation entre les êtres humains est quelque chose de complexe qui passe par la parole et d'autres façons d'être. C'est la même chose pour la relation à Dieu. La prière est parfois une parole que l'on dit à

Dieu ; elle est aussi, et peut-être d'abord, une façon de se placer devant Dieu, dans le silence, dans l'attente confiante ou dans des interrogations et même dans la révolte... Prier, c'est principalement prendre un temps pour aimer Dieu, un temps pour s'aimer soi-même et se laisser aimer par Dieu.

2. Chez l'être humain, la parole et le silence sont deux réalités connexes. Pas de parole possible sans silence : si tout le monde parle à la fois, c'est le brouhaha, ce n'est pas la parole. Pas de silence humain qui ne soit référé à la parole. Lorsque nous sommes sensibles au silence d'un lieu ou d'un moment, c'est parce que nous savons qu'ils auraient pu être bruyants. Même seuls dans la nature, nous pouvons éviter le silence en parlant ou en chantant en vue de masquer l'angoisse de la solitude.

3. Il ne faut sacraliser ni la parole, ni le silence : nous croyons en un Dieu qui crée le monde par sa parole et qui parle à l'homme et le silence permet de respecter la transcendance de Dieu. Soyons conscients des limites de la parole, ne pensons jamais avoir expliqué le mystère de Dieu parce que nous avons parlé de lui, mais ne renonçons pas à parler de lui puisqu'il a choisi de se faire connaître par la transmission d'une parole humaine.

4. Si nous osons une pratique plus profonde du silence, notre rapport à la parole sera différent, il se fera moins bavard, plus sobre. Par exemple la prière d'intercession ou de demande, lorsqu'elle s'articule avec la prière silencieuse contemplative, devient moins bavarde. On ne se croit plus obligés de décrire à Dieu la situation dans les moindres détails, de le prendre à témoin de ce qui nous arrive en le lui racontant, ni de lui expliquer tout ce qu'il devrait faire. On peut se contenter de nommer ceux pour qui on veut prier, de les confier à la bénédiction de Dieu ou d'entrer dans la prière avec eux et en leur nom.

5. La prière en communauté, dans la liturgie ou de manière plus spontanée, dans le silence vécu ensemble ou dans le chant, peut fortifier la prière et procurer une expérience marquante de soutien mutuel. Mais si l'on attend tout de la communauté au point de ne jamais pratiquer la prière personnelle, la communauté n'apportera rien, elle n'est pas un porte-avion, elle est la communion de ceux qui prient.

6. Même dans la solitude de notre chambre, nous ne sommes jamais en-dehors du Corps du Christ, nous ne sommes jamais noyés dans la masse

Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière

des croyants, dans un mouvement collectif qui dissoudrait notre relation personnelle à Dieu. Membre du Corps du Christ, de même nature que lui et que nos frères, nous avons cependant pour Dieu un nom spécifique que lui seul connaît.

7. La tradition chrétienne, c'est avant tout une somme d'expériences ; les chemins que nous parcourons n'ont pas à être inventés, d'autres croyants les ont parcourus avant nous. Ils nous enseignent une manière de vivre et de prier. Il n'y a pas qu'un seul chemin, « une seule demeure dans la maison du Père », la vie de l'Église a développé des formes diverses de prière qui ont leur originalité, leur cohérence propre.

8. Ici encore, il faut être bien conscient qu'aucune manière de prier n'est la meilleure, ni la plus chrétienne. Se mettre à l'école d'une tradition, à l'écoute de grands maîtres spirituels, c'est non seulement s'inscrire dans une lignée, entrer dans un mouvement séculaire, mais aussi reconnaître que nous avons tout à apprendre.

9. Si l'homme se tourne vers Dieu, c'est en réponse à un amour et à une parole qui le précèdent toujours. Aussi le mouvement vers Dieu est intimement lié à l'accueil de Dieu : nous nous tournons vers Dieu, nous marchons vers lui mais il nous faut d'abord accueillir sa présence.

10. Privilégier l'accueil et le don de Dieu, c'est prendre le risque de la passivité, de la démission de notre dignité propre d'être humain pour faire de nous de simples réceptacles.

11. Privilégier le mouvement vers Dieu, c'est prendre le risque du volontarisme, la vie spirituelle devenant une conquête à la force du poignet.

12. Accueillir l'amour de Dieu ne nous paralyse pas mais nous met en route. La rencontre de Dieu a pour effet d'augmenter en nous le désir de Dieu au lieu de l'éteindre. Accueillir l'amour de Dieu, c'est découvrir un peu plus son immensité, c'est « voir l'invisible » comme le dit Grégoire de Nysse. Invisible comme un paysage qui se dévoile aux yeux du marcheur mais ne peut jamais être saisi d'un seul coup d'œil.

III. LA PRIÈRE DE SAINT VINCENT

1. Sur le plan spirituel, en France, cette première moitié du grand siècle des âmes est marquée par deux notes particulières :

2. La vie spirituelle, l'union intime à Dieu, les grâces extraordinaires ne sont plus réservées aux personnes du cloître, à ceux et celles qui ont quitté la vie du monde. Dans « L'Introduction à la vie dévote », saint François de Sales les met à la portée de tous, des plus grands comme des plus humbles qui vivent dans le monde.

3. Parmi ceux qui ont atteint des sommets mystiques extraordinaires, beaucoup ont été aussi des personnes d'action, comme Thérèse d'Avila, les fondateurs religieux du Canada et tant d'autres...

4. Dans ce contexte, saint Vincent, est discret sur sa propre vie spirituelle, il n'aime pas se mettre en avant, même en évoquant sa propre expérience. Mais il donne des consignes concernant la prière, la vie d'oraison qui portent sa marque profonde. Deux événements d'ordre spirituel semblent avoir eu une influence décisive sur lui : sa rencontre avec les pauvres qui va lui faire lire l'Évangile avec d'autres yeux, et celle avec saint François de Sales dont les exemples sont une référence : « notre bienheureux Père, Mgr de Genève ».

5. A la suite de saint Matthieu, saint Vincent est persuadé que Dieu a caché ses secrets aux savants du siècle et les a réservés aux petits et aux humbles (cf. Mt 11, 25) et « *qu'il découvre à leur cœur ce que toutes les écoles n'ont pas trouvé* » (Coste IX, 421). Cette vérité est le fondement de sa vie de prière. « *La vraie religion est parmi les pauvres* » et si nous voulons par la prière entrer dans l'intimité de Dieu, il n'y a pas d'autre voie que de nous faire « *comme des mendiants, pauvres et chétifs* » devant lui (Coste XII, 145).

6. La prière telle que l'entend saint Vincent n'est pas pure contemplation. Non désincarnée, la prière doit aboutir à l'action, subir la vérification de l'action. Les grands sentiments, les belles élévations lui paraissent suspects : « *Des doux entretiens avec Dieu, au travail, à la souffrance, aux disgrâces pour le service des pauvres* » et de l'un à l'autre,

Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière

on peut « *demeurer court et manquer de courage* ». L'illusion est tellement facile et agréable « *non, non, ne nous trompons pas* » (Coste XII, 40).

7. Saint Vincent ne limite pas la prière à une relation personnelle avec Dieu, il a, plus que beaucoup d'autres, porté le souci de la prière de l'Église et contribué à la rénover après avoir constaté une anarchie liturgique « *digne de larmes* » (Coste XIII, 258). Il a essayé d'y remédier par les premières retraites d'ordinands au cours desquelles on apprenait aux futurs prêtres à dire la messe dignement et de manière uniforme.

8. Il ne craint pas d'innover en faisant organiser pour les enfants à la fin des missions une sorte de paraliturgie concluant la catéchèse et comportant une procession solennelle et la Communion pour la première fois. On pense que c'est là l'origine de la fête de la Communion solennelle.

9. Enfin saint Vincent préconise une prière qui peut être, parfois, partagée. Bien sûr, chacun est seul devant Dieu et la prière est un cœur à cœur avec lui mais, au lieu de se murer dans un individualisme de vies spirituelles juxtaposées, saint Vincent invite les siens à un échange spirituel. Il invente la « répétition d'oraison » où chacun fait part, en toute simplicité, des pensées qui lui sont venues en l'oraison (Coste XII, 288).

10. C'est frappant comme tant de fois, dans ses conférences où dans sa correspondance, saint Vincent se révèle un homme de prière. C'est un fait : tout événement est occasion de louange, d'action de grâces, d'intercession... Très spontanément, il s'adresse à Dieu et l'interpelle, manifestant ainsi qu'il demeure en sa présence, quelles que soient ses nombreuses occupations.

CONCLUSION : EN PRIÈRE CONSTANTE

«... Souvenons-nous que la sainteté est faite d'une ouverture habituelle à la transcendance, qui s'exprime dans la prière et dans l'adoration.

Le saint est une personne dotée d'un esprit de prière, qui a besoin de communiquer avec Dieu. C'est quelqu'un qui ne supporte pas d'être asphyxié dans l'immanence close de ce monde, et au milieu de ses efforts et de ses engagements, il soupire vers Dieu, il sort de lui-même dans la

louange et élargit ses limites dans la contemplation du Seigneur. Je ne crois pas dans la sainteté sans prière, bien qu'il ne s'agisse pas nécessairement de longs moments ou de sentiments intenses. » (Gaudete et Exsultate n° 147).

Éclairée et conduite par l'Esprit, Marie a exercé une influence profonde sur la communauté des disciples du Seigneur.

Depuis que, par la volonté de son Fils crucifié, Marie, au pied de la Croix, reçut Jean comme fils, elle est devenue Mère des apôtres, Mère des hommes, « Mère de l'Église naissante tout entière ».

Désormais, elle accompagne de sa prière et de son réconfort non seulement la première Église, à Jérusalem, mais l'Église de tous les temps, dont elle devient, à jamais, le modèle en même temps que le refuge.

*Vierge Marie, vous êtes notre unique Mère !
O Marie conçue sans péché, priez pour nous.*

Père Bernard SCHOEPFER, CM
Directeur général

Notes

¹ Voir site – <https://www.mariedenazareth.com>

² Éléments de lecture : La prière (fiches vincentiennes n° 17), Vincent, homme de prière (fiches vincentiennes n° 63).

 TÉMOIGNAGE DES SŒURS

A

Province du Vietnam

La mission auprès des malades du sida

Actualité
des
Provinces

Au Vietnam, dans les hôpitaux publics, beaucoup de Filles de la Charité servent les malades les plus pauvres. Je suis infirmière depuis plus de 30 ans, j'accompagne des personnes atteintes de la lèpre, du cancer et autres maladies graves. Je chemine avec elles et leur famille durant leur parcours périlleux où l'espoir et la foi sont souvent remis en question, la mort et la résurrection apparaissent et disparaissent comme le soleil qui se lève et se couche. C'est une période critique remplie de larmes mais aussi de supplications vers Dieu. Pour de nombreux malades, la maladie est un tournant qui conduit à une conversion radicale. Quand j'ai reçu mon changement pour soigner ces malades atteints du sida, en phase terminale, au Centre Mai Hoa tenu par les Filles de la Charité, j'ai ressenti la peur du désespoir parce que je savais que les patients n'avaient que peu de chances de se rétablir et donc peu de temps pour se préparer à passer sur l'autre rive.

Les malades qui arrivent au Centre Mai Hoa sont désespérés, ils savent qu'ils ne peuvent plus guérir. Ils ont tellement souffert de la discrimination sociale, du rejet de leur famille et de leur amis, et surtout de ne pas avoir été soignés quand il était encore temps. En phase terminale, ils ressemblent au Christ agonisant sur la croix et il se dégage de leur corps squelettique, couvert de plaies, une odeur fort désagréable. Un jour, deux policiers ont amené au

Centre un malade qui était paralysé, ils l'ont déposé en hâte, craignant que nous ne l'acceptions pas. Ils ont semblé choqués de nous voir l'accueillir les bras ouverts.

Nous faisons notre possible pour atténuer leurs douleurs mais nous savons qu'ils ont mal lorsque nous soignons leurs plaies. Les mauvaises odeurs, leurs gémissements et même une certaine agressivité rendent difficile le travail des employés. Je pense souvent à la parole de saint Vincent : « tournez la médaille pour voir Dieu en eux » et j'entends Jésus me poser la question : « Est-ce que tu m'aimes ? Si oui, prends soin de mes frères et de mes sœurs ».

Je continue de prier Dieu qu'il me donne le don de la foi pour les traiter avec respect et compassion. Progressivement, même si la douleur est toujours insupportable, les malades deviennent plus ouverts et réagissent plus positivement, le ressentiment et la haine diminuent. Ils finissent par apprécier les expressions de gentillesse ; leur prière s'intensifie. La recherche d'un Dieu plein de compassion, qui aime et pardonne le fils prodigue, les conduit à demander le baptême et à mourir dans la paix. Ce qui fait notre joie, c'est lorsqu'ils quittent ce monde en étant réconciliés avec eux-mêmes, avec leurs proches et avec Dieu. Cela me fait penser aux ouvriers de la onzième heure de l'Évangile (Mt 20, 1-16). Même s'ils ont commencé « leur journée » plus tard que d'autres, ils ont reconnu humblement leurs erreurs et ont « travaillé » avec amour, acceptant la volonté du Père et le pardon offert. (Lc 15, 11-32).

Je pense souvent que Dieu veut que j'ouvre les bras pour prendre soin de ses frères et sœurs. Car si je ne parviens pas à les aimer sincèrement, je sais qu'ils ne mourront pas seulement biologiquement mais aussi spirituellement avec des sentiments de haine. Alors, Dieu pourrait me demander : « Où est ton frère ? » (Gn 4, 9-10).

Sœur Thiên An NGUYEN THI KIM CHAU
Fille de la Charité

TÉMOIGNAGE DES SŒURS

Province St. Louise de Marillac-Asia

Servir dans une Université publique
à Manille

Je voudrai vous partager tout simplement une expérience vécue dans une mission dans laquelle la Province des Philippines de l'époque s'est aventurée après avoir effectué un discernement concernant la révision des œuvres. Voici l'une des réponses.

Aux Philippines, les Filles de la Charité servent dans des ministères variés, dont celui de l'éducation. Nous avons 20 écoles, des grands établissements d'Enseignement supérieur et une Université catholique. Pour relever le défi de servir les jeunes des périphéries, la Province a décidé de s'engager aussi dans les établissements d'Enseignement supérieur et les Universités publiques de l'État. Ainsi, la Province m'a envoyée en mission dans l'une des Universités publiques de Manille qui compte plus de 20 000 étudiants, m'obligeant à quitter mes habitudes et à partir au large. Dans cette mission, je reçois la meilleure expérience de conversion personnelle et je la considère comme étant la plus grande bénédiction de ma vie de Fille de la Charité.

Les étudiants de cette Université publique, issus de familles pauvres, viennent de différentes régions des Philippines, ils sont tous boursiers et sponsorisés par le gouvernement. Dans cet institut public, tout m'était inconnu et je me sentais comme à la « périphérie ». Comme une missionnaire en pays étranger, j'ai été mise au défi d'être forte dans ma mission d'évangélisatrice. La débrouillardise et la créativité m'ont aidée à former une équipe d'étudiants, issus de différentes disciplines, pour constituer une véritable communauté de foi engagée à témoigner de

Jésus-Christ. Ils ont alors commencé à organiser différents programmes et des activités pour des jeunes catholiques et des non-catholiques.

Chaque journée était pleine de surprises. Les jeunes, désireux de trouver un sens d'appartenance et d'être reconnus en tant que personnes, ont trouvé dans ma présence, sécurité, but et sens. Nous sommes devenus un cercle d'amis, et notre mission commune était de construire des relations fraternelles et de communiquer la miséricorde et la compassion de Dieu. J'ai découvert combien les pauvres étaient capables de vivre une grande solidarité et de collaborer entre eux.

Quelle prise de conscience pour moi d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils sont les acteurs de leur propre développement. Nous ne pouvons rien faire sans eux. Leur simplicité, leur humilité et leur sens du service m'ont transformée ; depuis, je suis pour les autres. Leur générosité est une aide dans ma vocation vincentienne. Cela me rappelle que les premières Sœurs venaient, elles aussi, de familles pauvres de la campagne et allaient vers les pauvres comme si elles couraient au feu.

Aujourd'hui, notre « croisade » consiste à proposer des programmes et des activités spirituelles autour de la Parole de Dieu, de l'Eucharistie, des temps liturgiques, de la place et du rôle de la Vierge Marie. Il y a la possibilité de participer à des célébrations, des enseignements, des recollections et des retraites, de bénéficier d'un accompagnement personnalisé, tout cela en vue de vivre en équipe, de construire des communautés ecclésiales de base, de s'engager à visiter les pauvres à domicile ou dans des instituts, d'approfondir le sens des sacrements particulièrement le sacrement de Réconciliation, de réfléchir à la pastorale des vocations, etc.

Je remercie la Compagnie pour l'opportunité d'avoir été envoyée dans ces périphéries, ce qui a confirmé ma vocation missionnaire. J'ai rencontré Jésus dans la personne de ces jeunes défavorisés, ce sont eux qui m'ont convertie à être plus disponible et plus audacieuse pour rejoindre les plus démunis.

Sœur Adelia Acuna BAUTISTA
Fille de la Charité

TÉMOIGNAGE DES SŒURS

Province Sainte Louise-USA

Au service des femmes âgées sans abris

Appartenant à la Province de Sainte Louise-USA, j'ai été envoyée, il y a deux ans, en mission à El Paso, ville du sud-ouest américain située dans l'État du Texas. El Paso se trouve à la frontière entre le Mexique et les États-Unis. La frontière couvre environ 2 000 miles (3 200 kilomètres). Le fleuve Rio Grande marque une partie de son parcours. Sur l'une des rives est située la ville El Paso alors que l'imposante ville mexicaine de Ciudad Juarez partage l'autre rive.

Lorsqu'on est en avion au-dessus de Ciudad Juarez et d'El Paso, il semble qu'il ne s'agit seulement que d'un seul et même territoire. Cela me fait penser que, lorsque nous regardons les choses avec les yeux de la foi, il n'y a pas de division, nous sommes un en Dieu, nous sommes une Église qui s'efforce de construire des ponts, et non des murs, et je veux parler, ici, des murs intérieurs que je peux construire dans mon propre cœur lorsque j'exclus un frère ou une sœur en raison de sa race, de sa nationalité, de sa religion ou croyance, etc. Or, actuellement, c'est précisément ce qui se passe dans notre pays.

J'aime écouter les paroles du chant : « Ouvre les yeux du cœur, Seigneur, je veux te voir... ». Chaque jour, je vois des gens en recherche de liberté qui prennent des risques immenses pour traverser la frontière entre le Mexique et le Texas. Certains y arrivent, d'autres meurent en route, d'autres encore sont pris par la police, séparés de leur famille et envoyés dans des

centres de détention. Tous cherchent à fuir la guerre, la violence, la discrimination et espèrent obtenir asile dans un pays étranger ainsi qu'une vie meilleure. Les uns viennent du Mexique ou d'autres pays d'Amérique latine et d'Amérique Centrale : El Salvador, Guatemala, Honduras... Mais leurs droits fondamentaux de migrer ou de chercher refuge sont violés, cela va à l'encontre du respect de la vie et prend la forme de meurtre. Pourtant, tous, nous avons le droit de vivre dans la dignité.

Je suis bénévole dans un grand Centre d'accueil pour femmes âgées ou fragiles, sans-abri. Le Centre s'appelle « La Casa de las Abuelitas », ce qui signifie « La Maison des grands-mères ». Ces femmes, qui ont subi toutes sortes d'abus et de violences, ont fui leur pays en quête d'une vie meilleure. Il faut imaginer à quel point faire un si long voyage est encore plus difficile pour des personnes plus âgées seules. La plupart d'entre elles arrivent sans-papiers, ne sachant où aller. Certaines, très blessées, sont limitées physiquement et/ou mentalement. D'autres ont bien une famille mais c'est comme si elles n'en avaient pas. Et lorsque, par hasard, leur famille vient les rechercher, elle les ramène au Centre le lendemain ou surlendemain en disant qu'elles sont un fardeau trop lourd à porter. Le Centre essaie de leur obtenir un statut juridique, mais la bureaucratie de la loi sur l'immigration rend les choses très difficiles et, encore plus, si elles ont un casier judiciaire.

J'ai 35 ans de vocation. Avant, j'ai toujours été très occupée par tous les services à réaliser. Maintenant, dans ce Centre d'accueil, j'ai plus de temps pour prêter attention à une qualité de présence à l'égard de ces femmes pauvres. Je suis souvent avec elles, je les écoute et fais valoir leurs besoins et leurs droits. Je fais aussi le lien avec les bénévoles et les donateurs. Deux jours par semaine, je me joins au personnel pour préparer le petit-déjeuner, donner les médicaments, aider aux tâches ménagères, préparer les repas. Ces femmes m'ont appris non seulement à cuisiner de bonnes recettes mexicaines, mais aussi et surtout à mieux pratiquer l'humilité, la simplicité et la charité. J'apprends d'elles la résilience, l'audace, le bonheur de vivre avec peu de choses ; elles ont une grande capacité à s'entraider malgré des difficultés à accueillir les différences. Ensemble, nous partageons nos vulnérabilités et nous nous efforçons de les transformer mais je dois avouer que c'est surtout elles qui me libèrent de moi-même.

Témoignage des Sœurs

Dans son message pour la 51^{ème} Journée mondiale de la Paix, le Pape François indique quatre manières d'agir avec les migrants et les réfugiés : « accueillir, protéger, promouvoir et intégrer ». Pour chacun de ces mots, voici quatre femmes qui ont transformé ma vie.

Accueillir : Alicia, 78 ans, n'a qu'un seul fils mais elle ne l'a pas vu depuis des années, sa famille ne veut plus la voir. Parfois, Alicia se met en colère et devient très agressive. Mais, une fois la colère apaisée, elle m'exprime son besoin d'être aimée : « est-ce que tu m'aimes encore ? » me demande-t-elle. Et je réponds toujours : « plus qu'hier ». Malgré sa fragilité, elle me reçoit chaque matin avec un immense sourire et une très grande tendresse.

Protéger : Sylvia, 58 ans, a perdu deux de ses enfants au cours de l'incendie de sa maison, causé par son mari qui avait trop bu. Essayant de sauver ses enfants prisonniers des flammes, Sylvia a été gravement brûlée ; depuis, en raison de ses brûlures, ses pieds sont complètement déformés. Pourtant Sylvia est toujours prête à aider. Elle m'apprend chaque jour que la vie continue et que l'espérance ne meurt jamais. Chaque soir, lorsque je rentre à la Communauté, je lui dis « à demain » et elle me répond toujours : « Primero Dios » (Dieu d'abord).

Promouvoir : Olga, 63 ans, a besoin d'un fauteuil roulant depuis plusieurs années pour se déplacer. Après un gros accident de voiture, elle a perdu une jambe et a de grands troubles de mémoire. Malgré ses traumatismes, elle garde la joie au cœur et le courage de se débrouiller seule le plus possible. Quand elle me voit, elle me demande toujours si j'ai mangé suffisamment, elle est toujours prête à m'offrir le peu qu'elle a.

Intégrer : « La Casa de las Abuelitas » est un foyer sûr et paisible pour ces femmes démunies. Cependant, certaines d'entre elles ont toujours des difficultés à se sentir en sécurité du fait d'avoir été très jeunes abusées physiquement et sexuellement. D'autres, même si elles ont beaucoup travaillé toute leur vie, n'ont aucun revenu financier parce qu'elles ont toujours été exploitées. Alors, quand elles me disent : « Merci, ma sœur pour tout ce que vous faites pour nous », je les admire vraiment.

Le Centre a aussi pour objectif de réintégrer le plus possible ces femmes dans la société. Mais si cela n'est pas possible, elles peuvent rester à « La Casa » aussi longtemps qu'elles le souhaitent et qu'elles en ont besoin. L'année dernière, l'une des pensionnaires est décédée à l'âge de 98 ans. Comme personne ne l'avait réclamée, ses cendres ont été placées dans une cour du Centre, destinée à recevoir les cendres des défuntés sans famille. Ainsi, d'une certaine manière, elles continuent de faire partie de « La Casa de las Abuelitas ».

Conclusion

En 1531, la Vierge de Guadalupe est apparue à un indigène du Mexique sur la montagne de Tepeyac à une époque où les Indiens étaient opprimés et rejetés. Juan Diego, le voyant, a été choisi par la Vierge pour transmettre son message : Notre-Dame vient toujours prendre soin de ses enfants. Cette apparition continue d'être prophétique et missionnaire.

Nous recommandons à la Vierge les nombreuses personnes qui souffrent de discrimination en raison de leur race. Les pauvres d'aujourd'hui nous enseignent que, dans l'Église, des miracles se produisent chaque jour dans leur vie. Notre-Dame de Guadalupe, priez pour eux et priez pour nous.

Sœur Migdalia FLORES
Fille de la Charité

A L'ÉCOUTE DE MÈRE GUILLEMIN

A l'écoute de Mère Guillemin

Rechercher l'essentiel



Histoire
de la
Compagnie

Nous nous souvenons avec admiration et gratitude de Sœur Suzanne Guillemin dans le cinquantième anniversaire de son départ pour la mission du ciel. Femme à la vie de foi profonde, solidement fondée sur Jésus Christ, elle a été un phare lumineux dans la Compagnie, avec une grande influence dans la vie religieuse et ecclésiale lors du Concile Vatican II. Son regard clairvoyant la conduisait à tout voir en Dieu avec un esprit serein et audacieux, dans une perspective universelle et avec un cœur ouvert et plein d'espérance. A travers ses écrits, tout comme dans certains témoignages à son sujet et des expériences, nous pouvons entrer dans sa riche personnalité et bénéficier de la beauté de sa vie qui résume la sagesse de l'Esprit. Elle continue à nous parler avec douceur et souplesse, dans le respect de la vérité et la fidélité au charisme sans en diminuer les exigences.

Dans l'exhortation *Gaudete et exsultate*, le Pape François souligne l'importance de la hiérarchie des valeurs et de la recherche de l'essentiel¹. Nous savons que l'essentiel donne sens à notre vie et reste en vigueur au cours du temps. Le rythme effréné de la vie risque d'entraîner que les nombreux dons de Dieu passent inaperçus : « *Souviens-toi de ton Créateur... avant que la cruche ne se casse à la fontaine...* » (Eccl 12, 6). Sœur Suzanne Guillemin a su chercher et vivre l'essentiel. Elle a encouragé et stimulé les

Sœurs et les personnes avec lesquelles elle était en relation, à discerner les vraies valeurs par rapport à ce qui est éphémère et superficiel.

Parmi les témoignages recueillis après son décès, le Père Greco, jésuite, expert durant le Concile Vatican II, dit : « *J'ai pu certes apprécier l'ampleur de ses vues, sa sérénité, son merveilleux équilibre. C'était une "solidité". Sa grande ouverture, sa culture, et surtout son sens surnaturel, accompagné de charismes indéniables, lui assuraient une parfaite maîtrise dans l'affrontement des plus difficiles problèmes de notre temps. Avec elle, les relations d'échange allaient toujours en profondeur et à l'essentiel* »².

Dans sa lettre du 1^{er} janvier 1965, Mère Guillemin souligne la nécessité de redécouvrir la vocation, de la situer en Christ et dans l'Église et de découvrir ce qui, en elle, est essentiel et ce qui ne l'est pas³.

– Dans un premier temps, je vais souligner quelques points d'ancrages de sa vie toute donnée et de sa mission.

– Dans un deuxième temps, je mettrai en évidence quelques aspects essentiels de son enseignement.

– Dans la troisième partie, je suggérerai, à partir de ses écrits, quelques pistes pour mieux vivre l'essentiel. Lorsqu'elle partage sa pensée aux Sœurs, Mère Guillemin emploie fréquemment des expressions dans lesquelles elle s'inclue elle-même : faisons, cherchons, savourons etc... C'est une bonne façon de nous faire comprendre sa propre vie comme un chemin qui n'est pas fini dans sa croissance, dans sa rénovation et sa docilité constante à l'Esprit Saint.

I – FIXONS FERMEMENT NOTRE VOLONTÉ EN DIEU⁴

Nous pourrions nous demander ce qu'il y a derrière cette simple Fille de la Charité qui vécut entièrement donnée à Dieu, joyeusement disponible, qui favorisa le processus de rénovation de la Compagnie, demandé par le Concile, et qui sut scruter avec humilité les signes des temps. Simplement : une profonde expérience de Dieu, une grande foi qu'elle considérait comme une richesse spirituelle dont elle prenait soin. Elle sut maintenir un réel équilibre entre action et vie apostolique.

Tout au long de sa vie, Sœur Suzanne s'est efforcée de demeurer à l'école de Dieu, fermement ancrée en sa volonté. Vivre l'obéissance est le

A l'écoute de Mère Guillemin

signe de notre appartenance à Dieu. Ceci lui a été possible grâce à une vie personnelle toute donnée, fondée sur des piliers essentiels.

1 – Le don d'être fille de Dieu

Au cours d'un partage d'oraison⁵, Sœur Suzanne dit : « nous appartenons à Dieu avant de pouvoir l'aimer personnellement ». Quel bonheur de se laisser saisir par Jésus Christ. Pleinement consciente de son appartenance à Dieu, elle vit avec joie et gratitude sa condition de baptisée.

Le secret de son talent audacieux et plein d'espérance est sa confiance en Dieu qui se manifeste avec simplicité dans la vie quotidienne et apparaît fortement dans des événements plus particuliers tels que l'annonce de son élection comme Supérieure générale le 11 juin 1962. Avec humilité et sérénité, elle manifeste ses sentiments imprégnés d'esprit de foi et d'abandon dans la confiance, se reconnaissant comme simple instrument de l'action de Dieu, convaincue que la Vierge Marie est l'unique Mère et la véritable Supérieure de la Compagnie⁶.

A l'époque, le Supérieur général, le Père Slattery, qui collabore avec Mère Guillemin, apprécie sa foi vive et profonde, sa confiance en la Providence, son profond amour de Dieu, sa dévotion à la Sainte Vierge et sa vénération des saints Fondateurs. Il admire sa charité, sa douceur, sa bonté qui s'étend à tous, particulièrement aux membres de la Compagnie et aux pauvres⁷.

Grâce aux nombreux témoignages, nous percevons que Mère Guillemin a le don de découvrir Dieu spontanément et simplement en toute personne, particulièrement dans les plus défavorisés. Les infirmières qui participaient au Comité International Catholique des Infirmières et Assistantes Médico-Sociales (C.I.C.I.A.M.S) avec lesquelles elle travaille intensément, confessent avec admiration qu'elle est l'une de ces personnes qui rendent Dieu présent où qu'elles soient⁸.

2 – La fidélité aux Fondateurs

Tout au long de sa vie, elle sait faire face aux défis de son temps, avec un amour profond de la vocation et une fidélité joyeuse à l'esprit des Fondateurs. Sœur Lucie Rogé, qui a collaboré avec elle pendant 14 ans, affirme : « Avant tout et en tout, son être est Fille de la Charité selon le cœur des Fondateurs » ; Sœur Lucie est témoin de la profondeur et de l'exigence

avec laquelle Sœur Suzanne vit sa vocation jusque dans les plus petits détails. Mère Guillemin sait susciter l'intérêt pour tout ce qui concerne l'évangélisation et ouvre sans cesse de nouvelles perspectives. A la fois servante du Christ dans les pauvres, femme de réflexion et d'action, organisatrice capable de réaliser ce qu'elle projette même avec peu de moyens, elle est aussi maîtresse de maison, attentive aux petites choses de la vie domestique et grande mystique⁹.

Pour répondre à l'appel du Concile de raviver l'esprit propre en revenant à la source, Mère Guillemin favorise la rénovation de la Compagnie et son adaptation aux exigences des temps nouveaux. Déterminée, elle s'investit pour stimuler les Sœurs à assumer les changements, insistant surtout sur le renouvellement intérieur. « *La Communauté (la Compagnie) doit se rafraîchir, se renouveler, se purifier pour apparaître en la forme que lui auraient donnée aujourd'hui ceux qui l'ont conçue voici trois siècles [les Fondateurs]. Tout essai de renouvellement ou d'adaptation qui n'aurait pas pour point de départ le désir de remettre en valeur l'esprit des origines serait voué à l'échec* »¹⁰.

Son zèle apostolique la maintient en alerte, attentive aux événements tragiques. En 1940, elle ouvre les portes de sa Communauté dans le quartier Saint-Bernard de la Chapelle aux réfugiés de Belgique et du nord de la France après la déclaration de la Seconde Guerre mondiale. Lors du bombardement du quartier en 1944, elle se mobilise avec audace et lucidité pour secourir les blessés et évacuer les enfants et les personnes âgées. Rien ni personne ne peut freiner l'élan de sa charité. Les larmes du cœur souffrant des frères du quartier détruit, arrosaient les siens aussi¹¹.

Deux semaines après la fin de l'Assemblée générale de 1962, Mère Guillemin part visiter les Sœurs dispersées sur les cinq continents. Cette année-là, la Compagnie comptait environ 4 000 Communautés réparties dans 65 pays. Sa première visite est pour l'Algérie. Le pays est plongé en pleine tourment politique après plusieurs années de guerre. Mère Guillemin reconforte les Sœurs, les encourage et leur donne des règles d'action opportunes¹².

3 – L'amour et l'obéissance à l'Église « sensus ecclesiae »

Comme sainte Louise qui se sentait doublement fille de l'Église, Sœur Suzanne vit aussi profondément son appartenance à l'Église. Ce fut

A l'écoute de Mère Guillemin

certainement une grande joie pour elle de se rappeler que c'est par amour de l'Église que Louise de Marillac avait sollicité auprès du Saint-Père une indulgence plénière pour toutes les Filles de la Charité¹³.

« *L'Église et la Compagnie demeurent étroitement unies, dit Mère Guillemin, nous ne pouvons pas les séparer ni dans notre amour, ni dans notre appartenance à chacune. Nous ne pouvons pas aller à l'une sans aller à l'autre. L'Église nous donne le Christ et nous conduit au Christ. S'insérer dans la vie de l'Église est une question de vie ou de mort* ». Dans ses conférences comme dans ses lettres, elle fait constamment allusion aux documents et aux appels de l'Église. Pour elle, c'est une évidence, quel que soit l'endroit où l'on est, on est envoyé au nom du Christ et de l'Église.

En 1962, le Pape Jean XXIII convoque le Concile pour étudier, entre autres, les problèmes dramatiques qui touchent l'humanité : la faim dans le monde, le manque de respect des droits de l'homme dans de nombreux pays, l'injuste répartition des richesses, la course à l'armement qui met en danger la paix et la stabilité du monde entier...

Le 22 septembre 1964, nommée auditrice au Concile, Mère Guillemin participe, avec 23 autres femmes, religieuses et laïques, à la troisième et quatrième session conciliaire. C'est là un événement important dans l'Église du xx^{ème} siècle.

Avec enthousiasme, Mère Guillemin transmet à toute la Compagnie le message du Concile, elle parle aux Sœurs de sa rencontre avec le Pape Jean XXIII lors des différentes réunions et rencontres. Un jour, le Saint-Père, lisant le chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ concernant les quatre moyens pour trouver la paix, avait particulièrement insisté sur deux d'entre eux : préférer avoir moins que plus et faire la volonté des autres avant de faire la sienne¹⁴. Elle appelle sans cesse à la conversion de la vie religieuse par l'approfondissement des documents conciliaires, processus qui doit durer toute la vie et qui n'est jamais fini.

Avec sa sensibilité sociale aiguë et son expérience apostolique, elle contribue aussi aux travaux du Conseil Pontifical de Justice et Paix dont elle est nommée « consultant ». Concernant les problèmes de la vie religieuse active, Mère Guillemin travaille beaucoup avec les évêques de France et d'Afrique (26 octobre 1964 et octobre 1965). Elle participe à l'Assemblée générale de l'UISG (*Union Internationale des Supérieures Générales*). Fermement convaincue qu'il est nécessaire de renforcer la vocation

spécifique de chaque Institut en communion avec l'Église universelle, elle reçoit la nomination de « consultant » pour la Congrégation des Religieux le 22 février 1968. (Elle mourra malheureusement peu après).

L'attention aux signes des temps

La relation de l'Église avec le monde est au cœur des préoccupations du Pape Jean XXIII et du Concile Vatican II, d'où la nécessité de lire les signes des temps pour discerner l'action de l'Esprit Saint dans l'évolution de l'histoire. Sensible aux changements socioculturels, Mère Guillemin est ouverte aux grandes questions concernant les droits de l'homme, l'apostolat des laïcs, le travail en faveur de la justice, de la paix et du développement des peuples, l'œcuménisme, le dialogue interreligieux ; elle voit la nécessité de bien discerner pour que les réponses données soient les plus adéquates possibles.

Le Père Jamet, Directeur général, partage ses espoirs et ses projets pour mettre en pratique les exigences du Concile. Il découvre comment elle sait conjuguer sa large vision des besoins de son temps et l'amour de la spiritualité vincentienne. Ensemble, le Père Jamet et la Mère Guillemin sont de bons guides pour aider les Sœurs à entreprendre les chemins nouveaux, et parfois mouvants, de la rénovation¹⁵.

En 1964, en réponse au désir d'*aggiornamento* de l'Église, Mère Guillemin prépare le changement d'habit en encourageant les Sœurs à le vivre avec un esprit de foi, en le transformant en une offrande faite au Seigneur. Ainsi, le 20 septembre 1964, quelques 45 000 Filles de la Charité changent leur habit traditionnel par un autre plus adapté aux temps nouveaux¹⁶.

Sœur Suzanne répète souvent : « l'événement, c'est Dieu », c'est sa manière de comprendre ce qui arrive. En 1963, elle a la joie d'accueillir, dans la Compagnie, la Congrégation des Petites Sœurs de Marie Immaculée de Madagascar et, l'année suivante, les Sœurs de Marienschwester d'Autriche¹⁷. Devant l'appel du Concile à promouvoir dans l'Église l'apostolat des laïcs, Mère Guillemin encourage les Sœurs à collaborer avec les laïcs, à étudier avec eux les situations, à accueillir leurs propositions, à aborder avec eux les problèmes en vérité et en toute justice¹⁸.

A l'écoute de Mère Guillemin

II – AYONS LE COURAGE D'ILLUMINER NOTRE VIE AVEC LA CLARTÉ DE L'ÉVANGILE¹⁹

QUELQUES POINTS ESSENTIELS DE L'ENSEIGNEMENT DE SŒUR SUZANNE GUILLEMIN

« *Les sources de notre pensée, affirme Sœur Suzanne, sont dans l'Évangile, l'Écriture Sainte, les écrits des Fondateurs, les documents de l'Église. Saint Vincent et sainte Louise sont des maîtres de l'Évangile, ils ont vécu l'Évangile et nous l'ont enseigné* »²⁰.

1 – Raviver en nous la flamme de la foi. Ayons une foi forte et vigoureuse²¹

La foi occupe une place centrale dans la vie et la mission de Sœur Suzanne Guillemin. Imprégnée de l'esprit évangélique, elle est convaincue que quiconque croit, voit avec cette lumière de l'Évangile. La foi imprègne notre manière de voir, de penser et d'agir. Elle vit l'expérience de se savoir aimée par Dieu le Père, met sa confiance en Lui et s'abandonne entièrement à ses desseins. Tout le long de sa vie, elle se laisse conduire par le Seigneur, même dans les situations où les chemins ne sont pas faciles. S'appuyant sur sa foi solide, elle en retire des forces pour travailler sans cesse.

En 1963, lorsqu'elle visite les Sœurs du Vietnam, elle fait l'expérience de la main de la Providence dans un incident qui aurait pu être grave. Plongé dans les horreurs de la guerre, les voyages à l'intérieur du pays ne sont pas sans risques. La Visitatrice, qui accompagne Mère Guillemin en voiture, traverse un lieu dangereux. Une rafale de mitrailleuse s'abat sur la voiture, occasionnant des dégâts. Une balle qui devait toucher Mère Guillemin, est arrêtée par le sac de pain destiné aux pauvres et les voyageuses ont continué leur chemin en rendant grâce à Dieu. C'était un miracle²² !

Pour célébrer le XIX^{ème} centenaire du martyre des apôtres Pierre et Paul à Rome, le Pape Paul VI convoque une Année de la Foi de juin 1967 à juin 1968. A cette occasion, dans sa lettre du 1^{er} janvier 1968, Mère Guillemin propose aux Sœurs une grande réflexion sur cette vertu théologale : « *La foi est la base même de toute vie spirituelle, à plus forte raison de toute vie religieuse, elle est le principe de nos rapports avec Dieu et la source de la charité à laquelle nous tendons. De la clarté et de la force de notre foi dépendent l'authenticité et la vigueur de notre conversion*

personnelle et de la rénovation de la Compagnie... Une foi humble, forte, calme, devrait progressivement envahir toute notre vie, établir entre Dieu et nous un contact permanent, nous révéler son action dans les gens, dans les événements et en nous-mêmes, et nous faire adhérer à la volonté divine à travers sa conduite parfois déroutante ». « De la clarté et de la force de notre foi, confesse Sœur Suzanne, dépendent l'authenticité et la vigueur de notre conversion personnelle et de la rénovation de la Compagnie... La foi doit être notre guide sur le chemin de la charité et c'est pourquoi il importe tellement de nous interroger sur ce point essentiel »²³.

Mère Guillemin rappelle souvent que le don de la foi comporte des exigences, particulièrement celle de cultiver constamment ce don. « *La pédagogie de la foi passe par l'écoute de la Parole de Dieu, la prière personnelle et communautaire, la célébration des sacrements. Prière et sacrements sont les sources permanentes dans lesquelles nous devons nourrir notre vie théologique. Vivre selon la foi est un combat ininterrompu et suppose le courage de se nourrir régulièrement des paroles évangéliques et de les approfondir en suivant le Magistère de l'Église »*.²⁴

« *Un aspect que nous ne pouvons pas oublier est celui de témoigner de notre foi. Le don de la foi nous a été donné pour qu'elle parvienne à d'autres à travers nous »*. Pour nous rappeler notre responsabilité, Mère Guillemin évoque la promesse de la Vierge Marie à sainte Catherine Labouré : « *Dieu se servira de nos deux familles pour réanimer la foi »*. « *Nous devons en tirer une grande leçon : toute Fille de la Charité doit être catéchiste de la foi, là où le Seigneur l'envoie. Nous sommes conscientes des pressions exercées sur nos contemporains et comment le visage du vrai Dieu est voilé pour eux par une multitude de faux dieux que le monde moderne adore : le dieu de l'or, du pouvoir, de la commodité, de la science. Les gens ont besoin de voir et d'entendre Jésus Christ à travers nos paroles et notre vie. Les pauvres, peuvent-ils attendre un autre service plus urgent que celui de leur transmettre le don de la foi ? »*²⁵

2 – Être ce que nous sommes appelées à être : authenticité et cohérence²⁶

Dans l'Évangile, Jésus enseigne avec autorité à rechercher et à vivre dans la vérité, à rejeter toute forme d'hypocrisie et d'apparence, toute attitude de vanité et de présomption. Mère Guillemin est toujours préoccupée par la question de l'authenticité et de la cohérence de la vocation : « *A quoi nous servirait-il de connaître l'Évangile, même mot à*

A l'écoute de Mère Guillemin

mot, si l'Évangile ne commandait toute notre vie intérieure et extérieure ? Ne nous leurrons-nous pas un peu sur la réalité de notre vie évangélique »²⁷ ?

Dans sa Lettre du 1^{er} janvier 1966, elle partage ses convictions vocationnelles profondes et son grand amour de la Compagnie : « *Dieu n'a que faire de copies, d'imitations de Filles de la Charité, robots d'action, qui ne donneraient que le spectacle d'une agitation sans âme et de gestes vides de toute valeur religieuse ; tellement livrées au monde, sous prétexte de pénétration et de contacts vrais, qu'elles ne s'en différencient plus, en ayant épousé les idées et les manières d'être... Nous ne sommes utiles au monde et à l'Église que si nous sommes pleinement et authentiquement Filles de la Charité, Filles de Dieu »²⁸.*

Elle insiste sur la responsabilité de vivre les valeurs de la Compagnie en rappelant ce que la Compagnie doit être dans l'Église, ce qu'elle doit sauvegarder ou développer pour retrouver l'esprit des Fondateurs, particulièrement les trois vertus propres et les conseils évangéliques. Chaque vœu est un soutien indispensable pour vivre authentiquement la vocation : « *Il n'y a pas de fidélité possible sans une maîtrise permanente de l'esprit, du cœur et du corps. L'ascèse de l'esprit comporte une partie positive : humilité et prière, recherche de la vérité en vue de la Foi ; une partie négative qui est le renoncement à tout ce qui pourrait souiller ou fausser notre pensée »²⁹.*

Selon l'enseignement des Fondateurs, Mère Guillemin voit, en l'humilité, l'origine de toutes les œuvres bonnes que nous réalisons. « *Sans humilité, nous ne pouvons pas vivre avec authenticité notre identité ni persévérer dans la vocation. L'humilité nous mène à demeurer devant Dieu sans nous décourager face à nos faiblesses, attendant tout de Lui. L'humilité conduit à la méfiance de nos propres lumières, à confronter notre jugement avec celui des personnes prudentes, à croire en la grâce qui guide les supérieurs, à savoir que tu ne sais rien, à reconnaître que nous nous trompons, à ressentir le besoin de Dieu »³⁰. L'humilité dans le service est la condition indispensable pour pouvoir passer « *d'une situation de possession à une situation d'insertion, d'une position d'autorité à une position de collaboration, d'un complexe de supériorité religieuse, à un sentiment de fraternité »³¹.**

Son esprit de foi lui fait découvrir la nécessité de tout faire pour être et non paraître. *« L'objectif essentiel est de vivre l'harmonie entre la vocation et la vie, de chercher avant tout la gloire de Dieu, ne rien s'attribuer à soi-même, vivre avec une grande pureté d'intention au service du Christ dans les pauvres. La simplicité, rayonnement de la vérité est liée à notre manière de vivre notre identité. Si dans tout ce que nous faisons, nous cherchons à plaire à Dieu, si nous mettons cette intention à la base de notre vie, de nos attitudes et de nos comportements, nous laisserons Dieu transparaître »*³². *« Ce sont des signes d'humilité et de simplicité que de savoir reconnaître une erreur, un échec, une défaillance. Il ne faut pas laisser échapper ces occasions d'être sincères »*³³. Il est probable que, dans ses pensées sur l'esprit de la vocation, elle avait devant les yeux une Sœur qui avait écrit, comme seul testament : *« le Seigneur m'a beaucoup aimée et je crois que j'ai fait tout mon possible pour l'aimer moi aussi »*³⁴

3 – Servir les pauvres, être charité et l'exercer. Rendre Dieu présent auprès des pauvres

La Lettre du 2 février 1968, écrite peu de temps avant sa mort, est consacrée au service des pauvres. C'est une méditation qui donne réponse aux nombreuses questions posées lors des travaux préparatoires de l'Assemblée générale.

Le fil conducteur de sa pensée tourne autour de la parole d'Évangile : *« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ton intelligence, et ton prochain comme toi-même »* (Lc 10, 27). Elle affirme que c'est en Jésus-Christ que nous trouvons l'inspiration pour réaliser le service des pauvres, c'est sa charité qui nous presse à prendre soin de nos frères souffrants. Le service des pauvres est l'exercice pratique de l'amour : *« Je ne sais pas s'il existe de par le monde une Fille de la Charité malheureusement capable de dissocier son action charitable de la charité qui doit l'animer. Il est clair que l'on ne sert pas les Pauvres seulement par le don de quelque soin, de quelque secours, de quelque enseignement... Il y faut un don de tout soi-même avec le meilleur de son cœur... C'est notre être tout entier, et non pas seulement le temps et l'activité, qui s'engage au service du Christ vivant dans le Pauvre »*³⁵.

Mère Guillemin rappelle aussi le besoin de demander la grâce d'un regard pur capable de reconnaître la présence du Christ dans le pauvre, un

A l'écoute de Mère Guillemin

mystère que nous n'aurons jamais fini de découvrir. Elle affirme que notre mission n'est pas de diriger la charité mais *d'être charité et de l'exercer*, d'être le Christ et l'Évangile dans ce que nous faisons et vivons, de l'être dans la profondeur de notre être et de nos gestes. C'est ainsi que nous nous transformons dans le Seigneur et nous le laissons passer par nous³⁶.

Le Seigneur attend de nous, non seulement de réaliser une activité ou de faire un service, mais de Le rendre présent là où nous sommes. « *Nous avons à humaniser la technique et à en faire le véhicule de la tendresse du Christ* »³⁷. Là où se trouve une Fille de la Charité, toute personne doit se sentir comprise, respectée et percevoir que Dieu l'aime. Concernant notre condition de servante, elle dit : « *Nous devons être hantées par ce désir de donner Dieu au monde. Non d'une manière exaltée qui ne serait certainement pas la bonne et qui ne serait certainement pas celle de Saint Vincent, mais d'une manière consciencieuse, c'est-à-dire ayant conscience de notre devoir, de l'obligation d'être tellement, profondément, dans toute notre vie personnelle et intérieure, vraiment "Filles de la Charité", "filles de l'Amour de Dieu" que Dieu se sente en nous parce qu'Il y habite et que ceux qui nous côtoieront, ceux qui nous verrons passer ne puissent pas ne pas avoir une sorte de révélation de Dieu* ». Dans le cœur de ceux qui ne croient pas, peut-être sans que nous ne le sachions, grandira la pensée de Dieu parce que nous-mêmes nous serons remplies de sa présence³⁸. « *Il y a des gens qui ont été attirés à Dieu simplement en voyant passer une Fille de la Charité. Un pauvre homme, tous les jours, avait vu une sœur qui allait servir les pauvres : c'était une vraie Fille de Charité, très simple, très modeste, profondément à Dieu. Quand elle est morte, il s'est écrié : "Oh ! quel malheur, Dieu ne passera plus chez nous !"* »³⁹

Après sa prise d'habit, Sœur Suzanne est accueillie à la Communauté Saint-Bernard de la Chapelle, Paris 18^{ème}. Éducatrice, Sœur Suzanne veille avec son élan habituel à la formation humaine et chrétienne des enfants et des jeunes. Avec les Enfants de Marie, elle réalise un spectacle qui met en scène la Passion du Sauveur, puis une pièce de la Nativité qui suscita une grande admiration chez les petits et les grands⁴⁰. Vingt ans plus tard, devenue Sœur Servante de la Communauté de Tourcoing dans le Nord de la France, elle crée une authentique vie fraternelle et mobilise les sœurs à répondre à la mission de la communauté. Puis elle a son changement pour la Centrale des œuvres à Paris. Là, elle organise, coordonne et promeut la vitalité apostolique des Provinces, en l'adaptant aux nouvelles exigences des temps, consciente que « *les forces*

*corporelles et le temps matériel qui nous ont été octroyés appartiennent à Dieu, mais aussi toutes les ressources de notre esprit, de notre volonté, de notre jugement ».*⁴¹

C'est par notre manière de réaliser le service que nous sommes reconnues comme d'authentiques Filles de la Charité. Or nous risquons d'agir seulement comme de simples professionnelles : *« Ayez les yeux ouverts sur les réalités spirituelles. Que vous ne deveniez surtout pas des techniciennes, des professionnelles, même si c'était de l'acte de charité »*⁴². *« A notre époque, nous voyons avec préoccupation qu'au-delà de ceux qui souffrent de la pauvreté matérielle, des victimes des injustices ou de ceux qui manquent de liberté, sont aussi pauvres ceux qui sont privés de Dieu. Nous sommes appelées à travailler au service de la vie, de la paix, de la justice, de la solidarité. Aux racines de notre identité, il y a l'esprit missionnaire, c'est pourquoi la Fille de la Charité doit se préoccuper de la pauvreté spirituelle de beaucoup de nos contemporains qui ne connaissent pas Dieu et qui ne croient pas en Lui »*⁴³. *« Nous courons le risque à notre époque de mettre toute notre confiance dans l'œuvre, dans la science, la technique, l'organisation et ne pas assez tenir compte des valeurs spirituelles »*⁴⁴. *« Dès les débuts de la Compagnie, nous avons été envoyées à ceux qui, pour une raison ou pour une autre, se voyaient dans l'impossibilité de connaître Dieu. L'acte de charité facilite l'approche de Dieu »*⁴⁵. *« En rendant Dieu présent au monde des pauvres, disait le Pape Paul VI, vous portez un témoignage de choix, et vous ne devez rien épargner pour que ce témoignage soit rendu perceptible à tous : c'est là votre fidélité essentielle, car c'est ce qu'ont voulu saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac »*.⁴⁶

4 – Vivre en charité ; incarner dans le monde la charité du Christ dans nos relations fraternelles, apostoliques et sociales.

Mère Guillemin insiste souvent sur la charité, l'âme de la Compagnie. Elle fait référence à la première communauté telle qu'elle est décrite dans les Actes des apôtres : une communauté de témoins qui prient, servent les démunis, partagent tout et vivent en communion fraternelle en un seul cœur et une seule âme. Pour elle, la charité est l'âme de la Compagnie : *« Vivre d'amour de Dieu, c'est d'abord se complaire en Lui. Essayons un peu de sortir de cet égoïsme instinctif qui nous ramène à Dieu trop uniquement par le sentiment du besoin que nous avons de Lui ; aimons-Le, surtout parce qu'il est Dieu... Sachons dire à Dieu notre*

A l'écoute de Mère Guillemin

amour... Les Psaumes nous inspirent des cris de louange, d'adoration, d'action de grâces... Entrons pleinement dans ces sentiments, et que nos journées en soient remplies. Avec quelle légèreté ne prononçons-nous ces paroles, et combien de nos actes ne viennent-ils pas les démentir ?... L'acte de charité que nous prononçons chaque matin mentalement, au début de notre oraison, ne peut rester lettre morte, il doit transformer et animer toute notre vie. "Mon Dieu, je T'aime de tout mon cœur et plus que tout"... Pourtant cet amour serait illusoire s'il ne nous amenait à une adhésion totale à la volonté de Dieu... Nous voudrions inspirer à Dieu et aux Supérieurs la manière de nous conduire. »⁴⁷ (Lettre du 1^{er} janvier 1967).

Quand elle médite sur le corps mystique du Christ, elle donne le sens de la vie de Communauté, son fondement et ses exigences. Tout doit être basé sur une charité authentique. Le Seigneur nous appelle à nous unir à Lui et c'est à cette lumière que nous devons regarder la vie de communauté. Nous pouvons vivre ensemble, les unes à côté des autres, chacune exigeant des autres qu'elles apportent quelque chose, sans que l'on ait constitué une communauté.⁴⁸

La communauté n'est pas une équipe humaine et sociale. Ce qui forme la communauté, c'est la communion des esprits et des cœurs, au niveau plus spirituel de sa relation à Dieu... Chacune est responsable de transmettre ce que le Seigneur nous donne au plan spirituel et intellectuel. Il y a un respect humain qui est une plaie des communautés ; on parle de tout, sauf du Seigneur et de sa propre vie spirituelle... La communauté, foyer de charité, doit être en communion avec tous les organismes de l'Église qui l'entourent... Communauté ouverte, oui, mais tout en maintenant l'identité propre, conservant la spécificité propre sans nous diluer dans le laïcat... Bien que nous ayons des difficultés dans la vie communautaire, chacune doit apporter tous ses efforts pour que le témoignage d'unité et de charité ne manque pas. Nous avons besoin avant tout de convictions de foi.

Ses instructions aux Sœurs Servantes (de 1963 à 1966) montrent l'intérêt qu'elle porte à la vie fraternelle : « *La charité est avant tout intérieure. Quelques fois il y a des expressions d'accueil sans véritable charité, des bonnes manières qui pourraient être de la vanité et voire même de l'orgueil profond. Lorsqu'une personne s'approche, nous pourrions penser que cette personne est insupportable. Et si nous pensons comment Dieu nous regarde quand nous nous approchons de Lui avec nos misères,*

Il nous regarde toujours avec son regard de Sauveur. Il serait bon de nous demander quelles sont nos dispositions intérieures envers les personnes qui viennent à nous »⁴⁹.

Au sujet de certains aspects pratiques de la vie fraternelle, elle prend comme référence l'article 15 du Décret *Perfectae Caritatis* et l'explique dans le détail, invitant les Sœurs à une participation active et responsable dans la communauté et ajoutent quelques consignes bien concrètes : « *n'attendez pas que les autres commencent à faire quelque chose, faites-le ! Ayez le sens du corps de la communauté !* »⁵⁰

Elle encourage les Sœurs à faire de leur communauté un havre de paix par un amour mutuel, de la compréhension, du respect, de l'accueil des diversités, d'écoute et d'échange, etc. « *Si nos communautés sont loin d'être des havres de paix, c'est parce que nous gardons les biens spirituels, intellectuels ou matériels pour un usage exclusif ; c'est parce que l'orgueil obscurcit le regard que nous nous adressons à nous-mêmes ; c'est parce que notre jugement corrompu par l'amour propre et notre cœur épris de lui-même n'est pas libre pour se laisser envahir par la charité. La pratique de la charité fraternelle faite d'humilité et de tolérance, conduit peu à peu à l'union qui fera de nous des témoins de l'Évangile et des artisans de paix.* »⁵¹

Ces mêmes dispositions doivent aussi imprégner les relations à l'extérieur de la communauté. Le dialogue mûrit dans l'habitude de nous demander ce que pense le Christ de notre prochain. Plutôt que de s'arrêter aux défauts des autres, admirer leurs qualités et leurs efforts, leur attribuer une intention droite, facilite une bonne communication.⁵²

5 – Être pauvre avec les pauvres, avec une proximité de vie et d'esprit

La pauvreté est au cœur du message évangélique, les pauvres sont les premiers destinataires du Royaume. Mère Guillemin insiste aussi sur la place de la pauvreté dans la Compagnie. Mais « *savons-nous ce que c'est que d'être pauvre ?* » demande-t-elle. « *Tout l'avenir de la Petite Compagnie dépend de la manière dont elle comprendra et vivra le mystère de la Pauvreté... Comprendre le goût de la pauvreté ne peut venir que de la contemplation du Christ pauvre... Nous devons nous rendre semblables aux pauvres ! Le pauvre, de par sa pauvreté, subit une restriction à son*

A l'écoute de Mère Guillemin

*indépendance ; il doit demander, et attendre, et souvent souffrir quelques incommodités. »*⁵³

Elle encourage les Sœurs à donner un témoignage de pauvreté, rappelant la nécessité de la mortification dans notre style de vie pour nous contenter du nécessaire pour vivre et servir, de mettre tout en commun, d'accepter avec indifférence aussi bien ce qui nous plaît que ce qui nous déplaît, etc. « *Seule, une âme pauvre, dont toute l'espérance est en Dieu, saura dans la paix et la joie, accueillir une pensée contraire à la sienne, voir échouer un projet soigneusement conçu et étudié, s'effacer devant une influence qui la rejette dans l'ombre* », sans perdre pour cela la paix et la joie.⁵⁴ « *[Celle] qui accepte de partager ses responsabilités avec des collègues professionnelles ; celle qui sait s'effacer, se retirer devant l'influence d'une autre religieuse, ou d'une laïque, a une âme de pauvre... Celle qui sait accepter les conditions d'apostolat dans lesquelles elle se trouve placée : lieux, personnes, situations, celle-là a une âme de pauvre*⁵⁵ ». « *La pauvreté est une conquête douloureuse et longue, tout attendre de Dieu est l'attitude d'un véritable pauvre. Grandir dans la vraie pauvreté d'esprit implique renoncer à tout ce qui n'est pas le Christ. Quand notre âme est chargée de choses matérielles, Dieu ne trouve pas de place en elle. Dépouillons-nous, et alors nous posséderons Dieu, conclue Sœur Suzanne. La richesse nous lie, nous empêche d'être libres.* »⁵⁶

III – TRAVAILLONS AVEC ARDEUR ET PERSÉVÉRANCE POUR NOUS RENOUVELER SPIRITUELLEMENT⁵⁷

QUELQUES PISTES POUR RECHERCHER ET VIVRE L'ESSENTIEL

« *Comme toute vie humaine, notre vie spirituelle suppose un rythme de croissance et il est de notre responsabilité d'en prendre soin* »⁵⁸. « *Sur notre chemin vers le Seigneur, nous devons examiner notre manière de vivre, d'employer notre temps et de voir les objectifs à atteindre. Il faut réserver des temps réguliers pour la prière, la réflexion et la formation* »⁵⁹.

1 – Nous renouveler sans cesse dans l'esprit de notre vocation

Motivée par le Concile, Mère Guillemin conduit la Compagnie vers un authentique processus de rénovation et de revitalisation.

« La rénovation consiste à retrouver de nouveau la grâce du premier appel d'où surgit impétueuse, l'eau de la vie. Cette fraîcheur des sentiments, cette vision éblouissante des choses surnaturelles, cette capacité de chercher Dieu sans cesse, propre à la jeunesse spirituelle et que nous trouvons quelquefois si vivants chez quelques Sœurs aînées qui ont conservé l'ardeur de leur jeunesse. Se renouveler c'est aussi consolider la foi dans les grands principes évangéliques sur lesquels nous avons fondé notre vie. Se renouveler c'est vérifier notre état de santé dans la vie spirituelle, ses manifestations, son rythme, sa valeur, ses relations au niveau du service et prévoir des règles de conduites qui favorise son développement »⁶⁰.

« La rénovation s'effectuera non pas en changeant les lois extérieures, mais en mettant intérieurement l'esprit en attitude d'obéissance au Christ ; le cœur de notre rénovation spirituelle est là. Si nos vies sont tièdes, si elles languissent, si nous sentons que la joie nous abandonne, c'est que nous n'avons pas placé notre trésor à la place qui lui correspond, que nous n'avons pas compris le véritable sens de notre vie, que nous ne sommes pas entrés pleinement dans le mystère du Christ »⁶¹.

Face aux idées qui situent l'adaptation à des aspects extérieurs, Mère Guillemin affirme : « La conversion consiste à réajuster ce que nous sommes avec ce que nous devrions être. Si nous devenons semblables aux gens du monde, nous n'aurons plus rien à leur apporter. On parle de libération, mais la personne devient objet de culte, on prive l'esprit de la lumière des principes moraux, la notion de péché est altérée, l'obéissance est malmenée, quelques fois on identifie relâchement avec adaptation. Il vaut mieux comparer l'adaptation avec la conversion qui ne se fait pas une fois pour toute. S'adapter c'est trouver de nouveau l'esprit propre. Avoir une attitude de caprice et de fantaisie n'est pas une adaptation mais une erreur. L'Église n'a absolument pas besoin de Filles de la Charité médiocres. L'Église et le monde ont besoin de saints »⁶².

La rénovation demandée par le Concile est « une fidélité plus grande à sa vocation »⁶³, cette fidélité que Mère Guillemin considère comme la plus belle des actions de la grâce. « Si nous sommes fidèles, si tout au long de notre vie nous maintenons et renouvelons sans cesse notre offrande au Seigneur, nous reconnaissons qu'il est bon de servir le Seigneur, qu'il ne nous a pas déçus, que nous sommes heureuses à son

A l'écoute de Mère Guillemin

service, qu'Il est l'unique digne d'être aimé ; que son amour nous a accompagnées et soutenues dans toutes les circonstances de notre vie »⁶⁴.

Il est bon de relire notre chemin de fidélité en rendant grâce à Dieu, en lui demandant pardon, et en regardant l'avenir dans la sérénité. Malgré les moments difficiles, nous pouvons dire « *Mon Seigneur ne m'a pas abandonnée* ». C'est aussi un don de Dieu d'accepter par avance tout ce qu'Il nous réserve. C'est là la perfection du vœu d'obéissance et la vertu de l'espérance.

2 – Prendre soin des moyens de formation

Mère Guillemin explique combien la formation est nécessaire pour bien servir les pauvres et maintenir l'unité de la Compagnie dans le respect de la diversité.

Aujourd'hui, la formation doit garder son style propre pour nous dynamiser dans notre être de servante et nous rendre toujours plus capables d'humaniser la technique. Tout itinéraire vocationnel est un processus de croissance et un chemin de conversion ; notre progression personnelle a un impact sur la vie de la communauté et, donc, sur l'ensemble de la Compagnie. Consciente de l'évolution rapide de la société, Mère Guillemin considère nécessaire de sauvegarder l'essentiel de la vocation et les Sœurs doivent être bien formées pour relever les défis des nouvelles réalités. En 1966, elle annonce la mise en place du Juniorat, en application du Décret *Perfectae Caritatis*. Puis elle prépare et organise un Séminarium pour les Directrices des 48 Séminaires de la Compagnie, des journées de formation pour les Sœurs Servantes et d'autres pour les Sœurs de différentes tranches d'âge de vocation.

Pour répondre aux problèmes et aux besoins, il faut discerner ce que nous devons faire, ce que nous pouvons faire et comment le faire. Mère Guillemin profite de toutes les occasions pour inviter les Sœurs à renforcer leur volonté de se laisser conduire par l'Esprit Saint. « *Il n'y a rien de plus beau que ces Sœurs arrivées à l'âge de 80, 90 ans et qui demeurent dans cette attitude de recherche de Dieu, avec le désir de se dépasser, d'aller plus loin, sans rester clouées dans le lieu dans lequel elles se trouvent.* »⁶⁵

3 – Vivre de la prière, vouloir prier

50 ans après son départ au ciel, Mère Guillemin continue d'éclairer les différents aspects de notre vie, dont la place de l'oraison. « *Il est nécessaire de vouloir prier ! Face à la culture de la vitesse, l'excès des activités qui étouffent, notre témoignage doit donner à voir que nous avons du temps pour la dimension spirituelle, que nous donnons de l'importance à la communication personnelle et communautaire avec Dieu comme fondement de notre vie toute donnée. Là, où la vie de prière fait défaut, nous trouvons l'évasion, la superficialité et la lassitude vitale. Nous devons être fidèles à la pratique de l'oraison pour arriver à vivre en état d'oraison, à ne jamais quitter l'oraison comme le demandait saint Vincent. Sans prière il n'y a pas de perfection personnelle possible ni d'apostolat valable.* »⁶⁶

Mais l'oraison n'est pas un exercice intellectuel, c'est une relation avec le Seigneur qui permet de poser un regard de foi sur les événements : « *Le temps de l'oraison est le temps où nous devons considérer avec le Christ du tabernacle si nous avons su reconnaître le Christ dans notre vie* »⁶⁷. « *Notre vie spirituelle doit être un lien permanent entre Dieu et les pauvres. Comme le voulait Saint Vincent, nous devons porter sur nos épaules toute la charge de misère et d'injustice qui les opprime. Nous devons prier pour les pauvres, louer Dieu en leur nom, demander pardon, implorer sa miséricorde. L'oraison par excellence, celle qui porte en elle toutes les autres, est la Sainte Messe, l'acte fondamental de notre service spirituel des pauvres. C'est le moment d'unir l'oraison de notre vie, à la grande oraison de l'Église, moment où nous pouvons prier avec le Christ et avec l'Église. Nous y apportons tous ceux à qui Dieu nous a unis pour l'aimer et le servir ;... nous ramassons en nos mains toute l'humanité... souffrante*⁶⁸ ».

Mère Guillemin ne cesse de donner des conseils simples pour rester en état d'oraison : éviter de laisser tomber l'oraison sans motif valable, goûter la prière du Notre Père, du Je vous salue Marie, du credo en dépassant toute routine. Elle conseille aussi de faire oraison sur « le nom » de notre vocation. « *Filles de la Charité, nous provenons de la Charité, non de notre petite et pauvre charité, mais de celle de Dieu. Nous sommes appelées à être les témoins, les organes de son amour et de sa charité pour que les pauvres, ceux qui souffrent toute nécessité aient l'assurance de trouver en nous, la réponse non pas d'une créature, qui est toujours trop limitée, mais la réponse de la charité de Dieu. Nous devons toujours être la manifestation de la charité de Dieu* »⁶⁹.

A l'écoute de Mère Guillemin

La Vierge Marie occupe une place privilégiée dans son cœur, elle aime beaucoup la Mère de Dieu, prépare toujours ses fêtes avec beaucoup de joie et donne toute son importance à la prière du chapelet, « *contemplation active parfaitement en harmonie avec notre [vocation]* ». Grâce au chapelet, « *notre esprit revient incessamment sur les grands mystères du salut, notre cœur s'entretient avec la Vierge, lui redit sans trêve notre louange et lui représente nos misères et celles de nos Frères*⁷⁰ ». Elle aime aussi accompagner les Sœurs dans les pèlerinages à Chartres, lieu si emblématique dans l'histoire de la Compagnie.

Sœur Rosa Maria Miro
Fille de la Charité

Notes

- ¹ Cf. Pape François – Exhortation apostolique *Gaudete et exsultate*, 60.
- ² Les Echos de la Maison Mère – Mai 1968, p. 231.
- ³ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 1^{er} janvier 1965.
- ⁴ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 2 février 1966.
- ⁵ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – partage d'oraison, 1967.
- ⁶ Cf. Echos de la Compagnie – mai-juin 2007.
- ⁷ Cf. Echos de la Compagnie – mai-juin 2008.
- ⁸ Cf. Echos de la Maison Mère, mai 1968.
- ⁹ Cf. Sœur Suzanne Guillemin, *escritos y palabras*, Ed. CEME, Salamanca 1988. Introduction p. 7 et ss.
- ¹⁰ Échos de la Maison Mère – Lettre du 1^{er} janvier 1965.
- ¹¹ Cf. Échos de la Compagnie, janvier-février 2007.
- ¹² Cf. Échos de la Maison Mère, juillet 1962.
- ¹³ Cf. Écrits spirituels – Sr Elisabeth Charpy p. 486-487. Cette indulgence applicable à l'heure de la mort que sollicite Sainte Louise pour toutes les Filles de la Charité.
- ¹⁴ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – Retraite de mars 1965 (conférence).
- ¹⁵ Cf. Échos de la Compagnie – mai 1968.
- ¹⁶ Cf. Sœur Suzanne Guillemin, Retraite septembre 1964.
- ¹⁷ Cf. Échos de la Compagnie – mai-juin 2007.
- ¹⁸ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 1^{er} janvier 1964.
- ¹⁹ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – lettre du 1^{er} janvier 1965.
- ²⁰ Cf. Sœur Suzanne Guillemin, Conférence du 14.08.1967 et Retraite janvier 1965.
- ²¹ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – lettre du 1^{er} janvier 1968.
- ²² Cf. *Les Échos de la Compagnie* 2007.
- ²³ Sœur Suzanne Guillemin – lettre du 1^{er} janvier 1968.
- ²⁴ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 1^{er} janvier 1968.
- ²⁵ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 1^{er} janvier 1968.
- ²⁶ Cf. Sœur Suzanne Guillemin, retraite mai 1963.
- ²⁷ Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 1^{er} janvier 1964.
- ²⁸ Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 1^{er} janvier 1966.
- ²⁹ Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 2 février 1966.
- ³⁰ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – Lettre du 1^{er} janvier 1965.
- ³¹ Mère Suzanne Guillemin – conférences et témoignages – la religieuse dans la pastorale aujourd'hui – Ed. Fleurus p. 33 ss.
- ³² Cf. Sœur Suzanne Guillemin – retraite d'août 1964.
- ³³ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – retraite de mai 1963.
- ³⁴ Cf. Sœur Suzanne Guillemin – retraite de mars 1965.

- ³⁵ Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 2 février 1968.
- ³⁶ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Retraite de septembre 1965.
- ³⁷ Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 2 février 1968.
- ³⁸ Échos de la Maison Mère 1964.
- ³⁹ Échos de la Maison Mère 1964 p. 413.
- ⁴⁰ Cf. *Échos de la Compagnie* janvier-février 2007.
- ⁴¹ Sœur Suzanne Guillemain – lettre du 2 février 1968.
- ⁴² Sœur Suzanne Guillemain – Conférence du 16 août 1966 – Sœurs de 10 ans de vocation.
- ⁴³ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Retraite de septembre 1964.
- ⁴⁴ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Retraite de septembre 1965.
- ⁴⁵ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Retraite d'août 1964.
- ⁴⁶ Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 1^{er} janvier 1966.
- ⁴⁷ Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 1^{er} janvier 1967.
- ⁴⁸ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Conférence du 11 août 1967.
- ⁴⁹ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Conférence d'avril 1966 et retraite de juillet 1966.
- ⁵⁰ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Conférence du 14 août 1967.
- ⁵¹ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 1^{er} janvier 1964.
- ⁵² Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 1^{er} janvier 1965.
- ⁵³ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 2 février 1965.
- ⁵⁴ Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 2 février 1965.
- ⁵⁵ Mère Suzanne Guillemain – conférences et témoignages – la religieuse dans la pastorale aujourd'hui – Éd. Fleurus p. 37
- ⁵⁶ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 2 février 1965.
- ⁵⁷ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 1^{er} janvier 1967.
- ⁵⁸ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Intervention orale (1966).
- ⁵⁹ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – retraite août 1964.
- ⁶⁰ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 2 février 1967.
- ⁶¹ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 2 février 1967.
- ⁶² Cf. Sœur Suzanne Guillemain – retraite août 1964.
- ⁶³ Cf. Vatican II – Décret *Unitatis Redintegratio*, 6.
- ⁶⁴ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Répétition d'oraison (1966-5).
- ⁶⁵ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Retraite août 1964.
- ⁶⁶ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 1^{er} janvier 1963.
- ⁶⁷ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 1^{er} janvier 1963.
- ⁶⁸ Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 2 février 1968.
- ⁶⁹ Cf. Sœur Suzanne Guillemain – Retraite de septembre 1964.
- ⁷⁰ Sœur Suzanne Guillemain – Lettre du 1^{er} janvier 1963.

PÈRE R. MALONEY, CM

Michel Antoine Le Gras

Les hauts et les bas d'un fils unique

Adolescente, Louise de Marillac voulait devenir Capucine, mais sa santé délicate, et peut-être d'autres raisons¹, ne le lui permettaient pas. Ainsi, suivant les conseils de sa famille, elle a changé de voie. Le 5 février 1613, à l'âge de 21 ans, elle a conclu un mariage arrangé avec Antoine Le Gras, secrétaire de la reine Marie de Médicis².

Louise et Antoine n'ont eu qu'un seul enfant, Michel Antoine, né le 18 octobre 1613. Il a été baptisé le lendemain dans l'église paroissiale de Saint Merry, non loin de la maison de ses parents. René de Marillac, conseiller du roi, était le parrain et Valence d'Attichy la marraine.

Les premières années de mariage de Louise et d'Antoine semblent avoir été plutôt heureuses mais, avec l'apparition de la maladie vers 1621 ou 1622, Antoine est devenu difficile d'humeur, mélancolique et colérique³. Louise avait tendance à se culpabiliser pour sa maladie et ses problèmes familiaux ; elle angoissait au sujet de ce qu'elle percevait comme une infidélité aux promesses faites dans le passé. Il est évident que vers 1623, elle était en proie à une profonde détresse et pensait de quitter son mari « *comme je le désirais fortement pour réparer mon premier vœu et avoir plus de liberté de servir Dieu et le prochain* »⁴. Il lui a été conseillé de rester avec Antoine et son fils, ce qu'elle a fait. Antoine est mort après une longue et douloureuse maladie le 21 décembre 1625.

Pendant des décennies, leur fils Michel a été une source continue d'inquiétude pour sa mère, comme on le voit dans les lettres qu'elle écrit à son sujet à Vincent de Paul et à d'autres personnes comme l'Abbé de Vaux. À certains égards, les difficultés de Michel sont compréhensibles. Au cours de son enfance, son père était la plupart du temps de mauvaise humeur, souffrant d'insomnie et d'hémorragies. Sa mère était affligée, parfois déprimée, et continuellement trop protectrice⁵. Michel était lent à se développer émotionnellement. Son adolescence a été prolongée et sa maturation à un âge d'adulte responsable a été beaucoup retardée.

A l'âge de dix ou onze ans, Michel était, semble-t-il apathique, indécis, et pas particulièrement brillant⁶. Louise a cherché, sans succès, de trouver des personnes à Paris susceptibles de le guider. Elle s'est souvent tournée vers Vincent de Paul.

Michel est entré au Séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à 13 ans, le Séminaire était alors dirigé par Adrien Bourdoise, un ami de Vincent. Là, il s'est montré instable. À certains moments, il manifestait une disposition à la prêtrise ; et parfois, non. Ses difficultés à Saint-Nicolas-du-Chardonnet ont été source d'une grande angoisse chez Louise. Ses lettres à Vincent de Paul à cette époque font sans cesse allusion au problème. Les réponses de Vincent répètent le même thème : son angoisse de mère doit céder la place à la confiance dans l'amour de Dieu⁷. Il écrit en février 1630 :

« Mon Dieu, Mademoiselle, qu'il fait bon être l'enfant de Dieu, puisqu'il aime encore plus tendrement ceux qui ont le bonheur d'avoir cette qualité auprès de lui, que vous n'aimez le vôtre, quoique vous ayez plus de tendresse pour lui que quasi mère que je vois pour ses enfants ! Oh bien ! Nous en parlerons à votre retour. Cependant soyez pleine de confiance que celle à qui Notre-Seigneur a donné tant de charité pour les enfants d'autrui, méritera que Notre-Seigneur en, ait une toute particulière pour le sien, et vivez, s'il vous plaît, en repos dans cette confiance, je dis même dans la gaieté d'un cœur qui désire être tout conforme à celui de Notre-Seigneur »⁸.

En 1633, lorsque Vincent et elle fondèrent les Filles de la Charité, Louise avait traversé avec courage un certain nombre de crises spirituelles. Elle avait quarante-deux ans et c'était une femme mûre qui était très capable de guider à bon escient d'autres, comme les Sœurs nouvellement arrivées⁹.

Michel Antoine Le Gras, les hauts et les bas d'un fils unique

Mais Michel continuait de la préoccuper. Il semblait incapable de trouver son chemin dans la vie.

Vincent lui reprochait, parfois avec humour : « *Oh ! certes, Notre-Seigneur a bien fait de ne vous pas prendre pour sa mère* »¹⁰. Parfois sur un ton plus sérieux : « *Mais que dirons-nous de cette trop grande tendresse ? Certes, Mademoiselle, il me semble que vous devez travailler devant Dieu à vous en faire quitte, puisqu'elle n'est bonne qu'à vous embarrasser l'esprit et qu'elle vous prive de la tranquillité que Notre-Seigneur désire en votre cœur et [du] dépouillement de l'affection de tout ce qui n'est pas lui. Faites-le donc, je vous en supplie, et vous ferez l'honneur à Dieu, qui est chargé du souverain et absolu soin de M. votre fils et qui ne veut point que vous vous intéressiez que d'une manière dépendante et douce* »¹¹.

Michel paraissait parfois heureux, et a poursuivi des étapes pour devenir prêtre¹². D'autres fois, l'idée ne lui plaisait pas du tout et il disait qu'il allait recevoir le sacrement de l'Ordre uniquement pour faire plaisir à sa mère. En fait, l'attachement à la prêtrise semblait beaucoup plus fort chez Louise que Michel.

A un certain moment Vincent a encouragé la vocation de Michel. En même temps, comme il l'avait toujours fait, il exhortait Louise à être en paix à ce sujet. Il a même fait allusion à son propre passé avec une certaine ironie :

J'ai reçu deux de vos lettres ou, pour mieux dire, une en deux et ai vu et parlé ensuite à Monsieur votre fils, sans lui donner à connaître que je susse rien de ce qui se passa hier ; or, il me dit d'un esprit fort rassis et tranquille qu'il vous avait vue, que vous vous étiez un peu trouvée mal. Après cela, je lui parlai de sa vocation et s'il y persévérerait. Or, il me dit de fort bonne façon que oui et qu'il allait en Sorbonne à cet effet et qu'il était résolu de bien faire ; c'est ce qui a fait que j'ai pensé qu'il n'était pas besoin de lui parler, non pas même de se défier de ce que vous appréhendez. Soyez-en donc en repos, s'il vous plaît ; et qui plus est, quand les choses que vous craignez arriveraient, encore faudrait-il adorer la providence de Dieu sur lui et croire que le voyage ou le changement de condition contribuerait à son salut et peut-être à une plus grande perfection. Hélas ! Mademoiselle, si tous ceux qui se sont éloignés de leurs parents étaient en danger de se

*perdre, où en serais-je ? Oh bien ! Ressouvenez-vous que tout sert aux prédestinés pour parvenir à leur fin, et que je suis, en l'amour de Notre-Seigneur, Mademoiselle, votre très humble serviteur*¹³.

Vers 1638, Michel a eu même à dire qu'il aurait voulu que lui et Louise soient morts. Elle a été bouleversée par ses paroles. Quand Vincent a entendu parler de ce que Michel avait dit, il a été très ferme avec Louise. Il lui écrit un samedi matin :

J'ai reçu, ce matin, la vôtre, depuis la présente écrite, pour réponse à laquelle je vous dirai que M. votre fils a dit à Monsieur de la Salle qu'il n'entraît en cette condition que pour ce que vous le vouliez, qu'il s'est désiré la mort¹⁴ à cause de cela et que pour vous complaire il prendrait les moindres ordres. Or, cela, est-ce une vocation ? Je crois qu'il aimerait mieux mourir qu'il ne souhaite votre mort. Quoi que ce soit, ou que cela vienne de la nature ou du diable, sa volonté n'est pas libre pour se déterminer en chose de telle importance, et vous ne le devez pas désirer. Il y a quelque temps qu'un bon enfant de cette ville prit le [sous-diaconat] en cet esprit-là et n'a pu passer aux autres ordres ; voulez-vous exposer M. votre fils au même danger ? Laissez-le conduire à Dieu ; il est plus son père que vous n'êtes sa mère, et l'aime plus que vous. Laissez-lui en avoir la conduite. Il saura bien l'appeler en un autre temps, s'il le désire, ou lui donner l'emploi convenable à son salut. Je me ressouviens d'un prêtre, qui a été céans, qui a pris l'ordre de prêtrise en ce trouble d'esprit. Dieu sait où il en est maintenant ! ...

V.D.

Je vous prie de faire votre oraison sur Zébédée et ses enfants, auxquels Notre-Seigneur dit, comme elle s'empressait pour l'établissement de ses enfants : « Vous ne savez ce que vous demandez » (cf. Mt 20, 20)¹⁵.

La vie de Michel au cours des années suivantes était faite d'escapades qui étaient tout à fait insupportables pour Louise¹⁶. En 1644, il s'enfuit avec la fille d'un marchand de vin¹⁷. Profondément affligée, Louise les recherche et les trouve. Elle place la jeune femme avec les « Filles de la Madeleine »¹⁸, un monastère fondé pour des femmes repentantes, et fait des démarches pour que Michel reste à Saint-Lazare. Bientôt, l'aumônier des Filles de la Madeleine plaida en faveur de la libération de la fille du

Michel Antoine Le Gras, les hauts et les bas d'un fils unique

marchand de vin, mais Louise exprima beaucoup de doutes, craignant que la jeune femme et Michel ne se remettent rapidement ensemble.

L'année suivante, Michel a été impliqué dans un scandale plus mystérieux et il disparut à nouveau. Elisabeth Charpy, biographe de Louise, écrit : « *Que fait son fils avec le Comte de Mauny, qui reçoit-il dans sa chambre à Saint-Lazare, quel délit y commet-il ?* »¹⁹. Nous ne savons pas. A-t-il fait la fête dans sa chambre ? En buvant ? S'agit-il de quelque chose d'ordre sexuel ? En mars 1646, Louise a exprimé sa profonde gêne à Vincent « *que le délit est sorti d'une de vos maisons par ce mien fils* »²⁰. En réparation pour les fautes de Michel, Louise envoya à Vincent un tableau de la Vierge pour orner un autel dédié à Marie²¹.

Au cours de cette période, Louise écrivit à Vincent, « *Je suis tout à fait en peine de mon fils... Vous savez que ma douleur et que mes appréhensions ne sont pas petites* »²². Dans une autre lettre au sujet de Michel, elle supplie : « *Aidez-moi à me tenir fortement attachée à Jésus Crucifié* »²³. Louise était tellement bouleversée qu'en concluant cette lettre, elle se mit à genoux et pria affligée devant un crucifix. Une des Sœurs l'ayant vue demanda ce qui n'allait pas, et Louise lui a répondu : « *Je ne sais pas où se trouve mon fils !* »²⁴

Comme le fait remarquer Calvet avec humour, nous pouvons « *suivre dans la correspondance de Louise avec Vincent l'histoire de la santé de Michel, ses purges et ses saignées, de ses études, de ses fougades, de ses dégoûts, de ses bonnes résolutions, de ses colères, ses péchés et de ses soumissions* ». Il était souvent irréfléchi et apparemment insouciant, « *qui ne sait pas ce qu'il veut faire et qui souvent voudrait ne rien faire* ». Sa mère pensait que tout ce dont il avait besoin c'était « *de l'éperon, et elle lui donne de l'éperon, en particulier au moment où il s'agit de décider s'il prendra les ordres mineurs... Vincent s'efforce de les calmer* »²⁵, mère et fils. Les lettres nous permettent de nous rendre compte de la véhémence des sentiments des deux côtés. Les nombreuses lettres échangées entre Louise et Vincent pendant cette période permettent de prendre la mesure de sa douleur et du soutien de Vincent.

Lorsque Michel disparut en 1644, elle écrit à Vincent : « *Je suis tout à fait en peine de mon fils, qui est arrivé avec Madame la comtesse de Maure*²⁶ *dès samedi. Elle m'a mandé qu'elle lui donna dimanche un billet et*

qu'il me devait venir trouver, et qu'elle ne sait pas où il pouvait être. Que faut-il que je fasse ? Je ne sais s'il n'a point été aux Bons-Enfants : y dois-je envoyer ? ou vous, Monsieur, voudriez-vous bien prendre cette peine, je dis, d'y envoyer, et s'informer s'il y a été, ce qu'il y a fait. Je vous en supplie très humblement, pour l'amour de Dieu. Vous savez que ma douleur et mes appréhensions ne sont pas petites et que je suis, Monsieur, votre très obéissante et très obligée fille et servante.

Je ne puis avoir assistance de qui que ce soit au monde et je n'en ai jamais guère eu que de votre charité.²⁷

Un fils qui désire la mort de sa mère ainsi que la sienne, qui se dispute et tient des propos durs avec elle, qui fugue, qui s'amourache témérairement, puis fugue à nouveau, on peut imaginer les émotions de Louise qui vide son cœur à Vincent. Elle n'arrivait pas à se détacher de Michel et à ne pas se soucier son avenir.

Louise continue de prier pour Michel et fait un pèlerinage à Chartres afin de le confier à la Sainte Vierge. Deux ans plus tard, elle a fait un acte de renonciation où elle essaya de lâcher prise complètement, en plaçant son fils dans les mains de Dieu : « *j'avais eu une plus forte pensée de le donner à Dieu, et lui abandonner entièrement* »²⁸.

Vincent a souvent essayé d'aider Michel. Il s'entretenait fréquemment avec lui et l'hébergeait à Saint-Lazare. Il l'avait nommé bailli de Saint Lazare, huissier pour les affaires de justice²⁹. En août 1646, quand Michel était gravement malade, Vincent a envoyé deux Filles de la Charité pour le soigner.³⁰

Les fugues de Michel se sont produites peu avant que Louise ait rédigé son testament. A cette époque, elle confia à Vincent, « *Ma pensée que je suis bien proche de mourir continue toujours* »³¹. Mais elle a vécu encore quinze ans et de manière assez créative. Vers la fin de 1647, Vincent s'émerveillait de la manière dont elle continuait d'être dynamique même si elle lui donnait l'impression d'être « morte » pendant les dix dernières années. « *A la voir, on dirait qu'elle sort du tombeau tant son corps est faible et son visage pâle ; mais Dieu sait quelle force d'esprit elle n'a pas* »³².

Dans son testament, rédigé en 1645, Louise a précisé divers legs, Michel devait hériter tout ce que n'était pas inclus dans les legs particuliers

Michel Antoine Le Gras, les hauts et les bas d'un fils unique

qu'elle a fait. Elle a également déclaré qu'après la mort de Michel, s'il n'avait pas eu d'« enfants légitimes », Vincent de Paul devait donner le reste de l'héritage de son fils aux pauvres³³. Dans le testament, elle écrit de manière plutôt touchante :

« L'obligation de mère avec l'affection naturelle que j'ai toujours fortement eue pour mon fils, me fait lui recommander de se souvenir du soin que la bonté de Dieu a eue de son éducation, pour son salut, et le supplier de lui en être reconnaissant toute sa vie, essayant de ne rien faire jamais contre sa très sainte volonté. Et pour vous y aider, mon fils, prenez conseil, en toutes vos affaires, de personnes capables et de sainte vie ; et pour vous servir utilement des avis qui vous seront donnés, demandez-les toujours avant (d')avoir de dessein formé, car cela vous empêcherait de dire franchement le pour et le contre de vos propositions, et en cela vous vous tromperiez vous-même.

J'espère tant de la bonté de Monsieur Vincent, que jamais il ne vous dénierait son assistance dans vos besoins, tant pour le temporel que pour le spirituel. Vous savez les obligations que vous et moi lui avons, ce qui me fait vous supplier, que si vous êtes si heureux d'avoir occasion de servir sa Compagnie, de vous y employer fortement, y étant obligé très particulièrement, non seulement pour reconnaissance des bienfaits que nous en avons reçus, mais aussi pour le service qu'ils rendent à la sainte Église notre Mère. Faites, je vous prie, le semblable pour Messieurs de la Communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, pour les mêmes raisons.

Je supplie mon fils se souvenir souvent de prier Dieu pour le repos de l'âme de son père, et d'avoir mémoire de sa bonne vie, étant fort craignant Dieu et exact à se rendre irréprochable, et surtout de sa patience à souffrir les grands maux qui lui sont arrivés en ses dernières années, en lesquelles il a pratiqué de très grandes vertus. Mon fils, souvenez-vous toujours d'honorer Messieurs de Marillac et les servir de grand cœur, si Dieu vous en donne occasion comme aussi Monsieur et Madame la Comtesse de Maure, et tous ceux auxquels j'ai l'honneur d'appartenir. Je sais que les uns et les autres auront toujours affection pour vous tant que vous vous conduirez en homme d'honneur, ne vous dénieront point leur assistance en vos besoins, comme très humblement je les en supplie, se souvenant que Messieurs leurs prédécesseurs nous ont toujours obligés de cette sorte, nous faisant l'honneur de nous reconnaître pour leurs alliés. Ce

que je dis, ô mon Dieu, vous savez que c'est pour le besoin que je crois que ce fils que vous m'avez donné en aura, et non pour en tirer gloire ».

(Elle a en outre précisé que des messes soient célébrées pour Michel après sa mort.)

« Mon fils jouira de mon bien après ma mort comme mon seul héritier, après mes dettes et mes legs payés ; et après sa mort, tout le bien que je lui laisse appartiendra aux pauvres, que je substitue mes héritiers après lui. Et au cas qu'il vienne à se marier et ait des enfants, il en jouira, et ses enfants, en la manière accoutumée aux successions substituées ; entendant et voulant que les pauvres soient héritiers du peu que Dieu m'a donné, tant qu'il n'y aura point descendants légitimement de lui. Et, pour cet effet, je supplie très humblement Monsieur Vincent de Paul, Instituteur et Général des Prêtres de la Mission et, après lui, ses successeurs, de prendre la peine d'avoir égard à cette disposition ; à ce que, si la substitution avait lieu, ils la fassent recueillir pour en faire annuellement la distribution ; sachant que leur principal exercice est de travailler pour le salut des pauvres, auquel je voudrais, si je pouvais, contribuer de ma propre vie »³⁴.

En 1649, Madame de Romilly, une amie de Louise, a proposé Mademoiselle Portier comme future épouse pour Michel³⁵. Une réunion a été organisée pour discuter de ce que les deux familles pourraient apporter au mariage. Etant donné que Louise était absente, Vincent de Paul l'a représentée. Trois jours plus tard, il lui a envoyé un compte rendu de l'entretien³⁶. Finalement, les négociations en vue du mariage ont échouées³⁷.

La situation s'est considérablement améliorée en 1650. Le 13 janvier, Louise a écrit à Sœur Jeanne Lepeintre, Sœur Servante à Nantes : *« Je vous supplie faire la sainte communion, toutes nos Sœurs, à l'intention de mon fils qui je crois recevra le sacrement de mariage un de ces jours. Dieu lui a choisi ce semble une jeune demoiselle bien vertueuse qui n'est pas de Paris »*³⁸.

La conclusion du contrat de mariage est difficile. Michel avait peu de revenus, alors que sa fiancée était bien pourvue. Enfin, son oncle à elle, René-Michel de la Rochemaillet, a accepté de céder à Michel la charge de conseiller à la cour des Monnaies et les revenus qui s'y rattachent. La veille

Michel Antoine Le Gras, les hauts et les bas d'un fils unique

du mariage, le contrat de mariage a été signé en présence de Monsieur Vincent. Puis, le 18 janvier 1650, Michel Le Gras épousait, dans l'église Saint-Sauveur, Gabrielle Le Clerc, fille du seigneur de Chennevières et de feu dame Musset de la Rochemaillet³⁹.

Le mariage ne met pas fin aux ennuis de Michel. Il y avait des querelles ultérieures au sein de la famille de sa femme. Louise a essayé de servir de pacificatrice⁴⁰. En outre, Michel est devenu sourd et a dû renoncer à son poste de bailli à Saint-Lazare⁴¹. Il ressort clairement de la correspondance de Louise qu'il était tout à fait sourd pendant une bonne période⁴².

En octobre 1651, une fille, Louise-Renée⁴³, naît de l'union entre Michel et Gabrielle. Elle est devenue la prunelle des yeux de sa grand-mère. Parfois, Louise et les Filles de la Charité l'appelaient « la petite sœur »⁴⁴. Apparemment, Louise-Renée a été très malade en 1656, mais a récupéré⁴⁵. Elle était l'unique enfant de Michel et Gabrielle.

Après le mariage de Michel et Gabrielle et la naissance de Louise-Renée, Louise a ajouté des codicilles à son testament.

Codicille de 1653

Le premier codicille, en date du 28 décembre 1653, confirme le testament de 1645 de Louise et apporte quelques changements parce que Michel avait commencé, depuis son mariage, à recevoir une rente de la propriété de Louise. Elle ne dit rien à propos de sa belle-fille ou de sa petite-fille. Elle conclut en renouvelant son don total d'elle-même à Dieu, en reconnaissant que la Providence l'a guidée dans « *tous les états de [sa] vie* », et demandant pardon pour ses fautes.

Ce aujourd'hui, fête des Saints Innocents de l'année mille six cent cinquante-trois ; j'ai revu mon testament, que j'ai cru être fait en la meilleure forme que je le pouvais faire, pour porter son plein effet. Et partant je le confirme et approuve en tous ses articles. Et d'autant qu'il y a eu changement en mon fils, que la divine Providence avait, je crois, destiné au mariage, et que par son contrat je lui ai donné cinq cents livres de rente, constituée par divers contrats que je lui ai mis entre ses mains, m'assurant de lui, verbalement, un peu devant son mariage, qu'il n'aurait point de

peine de la substitution de mon petit bien, ne lui faisant aucun tort, ni à ses enfants s'il en laisse ; j'ai pensé être obligée, en conscience, de déclarer ce qui suit pour l'exécution de mon testament ; souhaitant de tout mon cœur que si Dieu y donne quelque mérite, que sa bonté l'applique pour le salut de toute la famille, et pour faire miséricorde à ma pauvre âme.

Premièrement ; d'autant que Messieurs de la Mission ne seront chargés de faire célébrer les messes mentionnées sur mon testament qu'après la mort de mon fils, il jouira des trente livres cotées pour ce sujet qui seront prises sur la rente de l'hôtel de ville que je me suis réservée ; comme aussi sera pris sur icelle tous les autres legs que j'ai faits, à la réserve des dix écus sur l'argent qui m'est dû en Auvergne⁴⁶.

Codicille de 1656

Du fait que Louise était très malade à l'époque, le codicille du 11 mai 1656 est écrit à la troisième personne par les notaires. Il révèle sa satisfaction quant à la situation de la famille de son fils. Elle modifie encore son testament, de sorte que Michel et sa famille puissent en tirer profit au maximum. Louise ajoute un nouveau legs intéressant : que son unique petite-fille, Louise-Renée, devait inviter les pauvres de sa paroisse à un dîner annuel et les servir elle-même comme ses invités.

Ayant tout sujet de se contenter de la conduite de Michel-Antoine Le Gras écuyer, son fils unique, bailli de Saint-Lazare et conseiller en la cour des Monnaies, et de Damoiselle Gabrielle Le Clerc, sa femme, pour les respects et témoignages d'amitié qu'elle en a reçus depuis leur mariage ; s'assurant que son dit fils venant à décéder sans enfants, aura soin d'assister les pauvres des biens qu'il a et aura de ladite Damoiselle sa mère, elle a révoqué et révoque par ces présentes la substitution qu'elle a faite de ses biens par son dit testament au profit des pauvres, voulant que son dit fils en jouisse et dispose en pleine propriété, ainsi que bon lui semblera. Veut et ordonne, suivant cesdits testaments et codicilles, que les rentes qui lui appartiennent sur la ville, soient pour et au profit de Messieurs de la Mission, auxquels elle en fait d'abondants dons et legs aux charges portées par ledit testament et codicille et qu'ils commencent à les recevoir du jour de son décès et satisfaire auxdites charges. (En) plus ; de bailler sur les premiers arrérages qu'ils en recevront trente livres pour les pauvres de Saint-Laurent sa paroisse, qui ont été payés, et dix-huit livres

Michel Antoine Le Gras, les hauts et les bas d'un fils unique

pour le legs qu'elle a fait par son dit testament à son confesseur, et encore de bailler par chacun an, dix-huit livres à sa petite-fille, fille dudit sieur son fils, sa vie durant, pour les employer à faire un petit dîner aux pauvres de la paroisse où sa petite fille demeurera, auquel dîner elle les servira. Voulant au surplus ledit testament et codicille être exécutés, suppliant Monsieur Vincent de vouloir être avec son dit fils exécuteur du présent codicille⁴⁷.

Dans les années qui ont suivi, Louise-Renée, que sa grand-mère aimait tant, a été témoin de deux événements significatifs qui se sont sûrement imprimées de façon indélébile dans sa mémoire.

Elle était présente avec son père et sa mère le 4 février 1660, lorsque sa grand-mère a reçu les derniers sacrements. A cette occasion, Louise dit à Michel, Gabrielle et Louise-Renée :

« Je prie le Père, le Fils et le Saint Esprit par le pouvoir qu'il a donné aux pères et aux mères de bénir leurs enfants, qu'il vous donne sa bénédiction, et vous détache des choses de la terre, et vous attache à lui. Vivez en bons chrétiens »⁴⁸.

Louise-Renée et son père⁴⁹ étaient également présents le 10 avril 1680, lors de l'exhumation du corps de sa grand-mère⁵⁰ et que ses restes ont été placés dans un cercueil de plomb pour leur conservation. Ce jour-là, Louise-Renée aurait rencontré Marguerite Chétif, successeur immédiate de Louise de Marillac comme Supérieure générale, ainsi que Mathurine Guérin qui a ensuite occupé le poste et cela à plusieurs reprises au cours d'une période de trente ans entre 1667 et 1697. Les témoins ont déclaré que : *« Nous avons trouvé simplement les ossements et ceux-ci étaient d'une couleur tirant sur le roux et onctueux, sans aucune mauvaise odeur »⁵¹.*

Par le mariage, Louise-Renée est devenue Mademoiselle D'Ormilly. Apparemment, elle est morte sans enfant. Nous savons qu'elle était encore en vie en février 1696 à la mort de son père, Michel, à l'âge de 83 ans⁵². Malheureusement, nous savons rien de plus sur elle.

Père Robert MALONEY, CM

Notes

- ¹ Louise a discuté de cette affaire avec son directeur spirituel d'alors, le P. Champigny. D'autres raisons ont peut-être motivé le fait qu'elle n'a pas pu entrer chez les Capucines ; par exemple, le fait d'être un enfant illégitime, une dot insuffisante. Cf. Matthieu Brejon de Lavergnée, *Histoire des Filles de la Charité* (Fayard, Paris, 2011), p. 75-76. Cf. également, Nicolas Gobillon, *La Vie de Mademoiselle le Gras : Fondatrice et Première Supérieure de la Compagnie des Filles de la Charité, Servantes de Pauvres Malades*, (Paris, André Pralard, 1676), p. 18. Gobillon avance que le P. Champigny a dit à Louise qu'il pensait que « Dieu avait quelque autre dessein sur sa personne ».
- ² Le contrat de mariage signé un jour auparavant, était un peu gênant pour Louise car il y était fait mention de sa condition de « fille naturelle » de son père conçue et née d'une femme inconnue entre ses deux mariages. Les Marillac se décrivent comme ses « amis » et non comme sa famille.
- ³ Cf. Gobillon, *op. cit.*, p. 29. Cf. également Benito Martínez, C.M., *La Señorita Le Gras y Santa Luisa de Marillac* (Editorial CEME, 1991) 12.
- ⁴ *Écrits Spirituels* [ES], p. 3, A.2.
- ⁵ Cf. Élisabeth Charpy, *Contre vents et marées. Louise de Marillac* (Paris, 1988), p.70.
- ⁶ Il y a des appréciations différentes des compétences intellectuelles de Michel. Selon la plupart de biographes de Louise, il n'était pas trop intelligent. Mais certains sont d'avis contraire et le considèrent un jeune homme qui admirait l'intelligence des prêtres de la Congrégation de la Mission et qui a obtenu une licence en philosophie à l'âge de vingt-deux ans. Après avoir quitté le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, il assistait au Collège de Clermont, école prestigieuse administré par les Jésuites, où il a suivi les cours de théologie pendant plusieurs années.
- ⁷ Au cours de mes recherches pour la rédaction de cet article, Cyrille de Nanteuil, cm, m'a envoyé un manuscrit inédit très intéressant intitulé « Mademoiselle Le Gras, Mère Inquiète (1626-1658) ». Cet article revisite toute la correspondance et autres documents concernant Louise et Michel.
- ⁸ SV I, p. 77, L. 41.
- ⁹ Pour quelques exemples exceptionnels des conseils sages de Louise aux Sœurs, cf. Sœur Louise Sullivan, fdlc, "The Spirituality of Louise de Marillac: Moved by the Spirit to Charity," *Vincentine Heritage* 12 (1991) 155-171 ; surtout p. 168.
- ¹⁰ SV I, p. 111, L. 69.
- ¹¹ SV I, p. 75-76, L. 40.
- ¹² SV I, p. 519-520, L. 359.
- ¹³ SV I, p. 519-20, L. 659.
- ¹⁴ Vincent avait écrit, et ensuite effacé : « qu'il vous a désiré la mort et a lui aussi ».
- ¹⁵ SV I, p. 516-517, L. 355
- ¹⁶ SV II, p. 542, p. 576 ; III, p. 31.
- ¹⁷ *Écrits spirituels*, p. 132 et p. 129-130.
- ¹⁸ *Écrits spirituels*, p. 130, L. 124.
- ¹⁹ Charpy, *op. cit.*, 72
- ²⁰ *Écrits spirituels*, p. 138. L. 303bis
- ²¹ *Écrits spirituels*, p. 138. L. 303bis
- ²² *Écrits spirituels*, p. 121, L. 113
- ²³ *Écrits spirituels*, p. 133, L. 109
- ²⁴ Sœur María Teresa Barbero Echavarría, fdlc, "St. Louise de Marillac and Education". Cet article a été d'abord publié sous le titre "Santa Luisa de Marillac, ayer y hoy," XXXIV Semana de Estudios Vicencianos, XXXIV (Editorial CEME, Santa Marta de Tormes, Salamanca, 2010). Peut se trouver en ligne, en anglais, à : http://famvin.org/wiki/Saint_Louise_de_Marillac_and_Education
- ²⁵ Cf. Jean Calvet, *Sainte Louise de Marillac, par elle-même* (Aubier, 1958), p. 101-102.

Michel Antoine Le Gras, les hauts et les bas d'un fils unique

- ²⁶ La comtesse est Anne Doni d'Attichy, fille de Valence de Marillac et cousine de Louise. Elle s'est mariée avec Louis de Rochechourt, Comte de Maure, connu surtout par le rôle qu'il a joué pendant la Fronde. Pour ses contemporains, la Comtesse de Maure « *avait de l'esprit infiniment, un esprit capable, instruit, connaissant et extraordinaire en toutes choses. Il fallait avoir une grande politesse pour être de sa cour ; car tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens de tout sexe s'y rendait de tous côtés. Sur ses vieux jours, elle devint extrêmement originale ; le souci de sa santé lui enlevait toute tranquillité d'esprit* » (cf. SV I, notes p. 92 et 345).
- ²⁷ Écrits spirituels, p. 121, L. 113
- ²⁸ Écrits spirituels, p. 165, L. 151
- ²⁹ SV III, note p. 437
- ³⁰ Écrits spirituels, p. 165, L. 151
- ³¹ Écrits spirituels, p. 130, L. 124
- ³² SV III, p. 256-257, L. 1002
- ³³ Cf. Betty Ann McNeil, fdlc, «Last Will and Testament of Saint Louise de Marillac,» *Vincentian Heritage* 15 (1994) 97-112.
- ³⁴ *Documents*, p. 993-994, 996
- ³⁵ Écrits spirituels, p. 296-297, L. 255
- ³⁶ SV III, p. 479, L. 1132
- ³⁷ Cf. Charpy, *op. cit.*, 73
- ³⁸ Écrits spirituels, p. 312, L. 275
- ³⁹ SV III, note p. 544.
- ⁴⁰ Écrits spirituels, p. 606, L. 591
- ⁴¹ SV V, note p. 445
- ⁴² Écrits spirituels, p. 486, L. 456.
- ⁴³ Certains auteurs la nomment parfois Renée-Louise.
- ⁴⁴ Écrits spirituels, p. 386, L. 339
- ⁴⁵ Écrits spirituels, p. 516, L. 489
- ⁴⁶ *Documents*, p. 998
- ⁴⁷ *Documents*, p. 1000
- ⁴⁸ Nicolas Gobillon, *op. cit.*, p. 184.
- ⁴⁹ Gabrielle serait décédée entre 1660 et 1680.
- ⁵⁰ Cf. Betty Ann McNeill, "Spes Unica – Path to Glory. The Canonization Process of Louise de Marillac," *Vincentian Heritage*, 13 (1992) 114.
- ⁵¹ Élisabeth Charpy, fdlc, «La châsse de sainte Louise de Marillac,» *Échos de la Compagnie* (décembre 1988), p. 415.
- ⁵² SV V, note p. 445. Dans son journal, le 20 février 1696, le Supérieur Général de la Congrégation de la Mission, M. Edmé Jolly fait référence à la "mort subite" de Monsieur le Gras et dit qu'il pria pour lui et enverra ses condoléances à Mademoiselle, sa fille.